

saient la queue pour se faire servir un bol de soupe, deux fois par jour.

Des milliers de personnes vivaient de secours directs; ce qui draina massivement les coffres du pays dont les revenus étaient déjà fort minces.

Sur les fermes, la vie était aussi très dure surtout pour ceux qui avaient acheté leur terre à gros prix, avant la crise. Seule la loi du concordat permit à ceux-ci de garder leurs biens, par contre, tous les gens établis sur des terres mangèrent plein leur ventre, à même les produits récoltés.

Durant cette crise économique comparable à celle que les européens connurent de 1875-1890, on assista à un retour à la terre pour ne pas dire à la colonisation.

Le gouvernement, pressé par le Clergé, ouvrit de nouvelles régions telles l'Abitibi, le Témiscamingue pour les ouvriers des villes qui devaient mendier leur pain. On vit alors les campagnes du Québec se repeupler de ces fils de cultivateurs qui avaient déserté pour gagner leur vie en ville ou aux Etats-Unis. Ce qui importait durant ces années-là, c'était de manger trois fois par jour et l'on aspirait à rien d'autre.

En campagne, du moins on ne risquait pas de se faire exploiter par un employeur sans scrupule, cherchant à extirper de ses employés jusqu'à la dernière goutte d'énergie pour la plus petite somme d'argent possible.

Cette dépression économique au dire de beaucoup de gens équivalait à dix années perdues, dix années où de braves jeunes gens dans la force de l'âge n'avaient d'autres préoccupations que de mettre du pain sur la table.

A l'époque, le gouvernement tenta bien de ranimer certains secteurs de l'économie par des programmes spéciaux mais on peut dire, sans l'ombre d'un doute, que la seconde guerre mondiale de 1939 mit un terme à cette crise.

Je suis né sur une ferme en 1936, le quatrième d'une famille de onze enfants et je ne me souviens pas d'avoir souffert de la faim mais par contre, les gâteries étaient rares. Pour nous, les gens de la campagne, la guerre ne mit pas fin à nos malheurs aussi rapidement qu'en ville où tout le monde trouvait de l'embauche dans les usines d'armements et autres.

Même si j'étais très jeune, je me souviens bien de ce temps où l'on ne pouvait se permettre d'être malade, faute d'argent pour payer le médecin, et quand on avait recours à ses services, c'est que l'on avait épuisé toutes les recettes de tisanes de nos grands-mères.

Plusieurs de mes frères et soeurs sont nés sans l'assistance du docteur comme dans beaucoup d'autres familles vivant la même situation.

Après l'accouchement, les femmes souffraient le martyr n'ayant aucun médicament pour soulager leurs douleurs.

Aussi, presque tout le monde souffrait du mal de dents et devait se résigner à les faire extraire à froid par des arracheurs de dents connus dans chaque paroisse.

Dans l'ensemble, l'habitant des campagnes était résigné à son sort; son principal souci était de ne point s'endetter et heureux celui qui pouvait faire ses termes de terre et payer ses taxes, car la grosse partie des maigres revenus servait à cette fin.

Il fallait donc survivre et s'habiller avec les produits tirés de la ferme. Par la force des choses, les gens n'étaient pas fiers. Les femmes tissaient l'étoffe et cousaient tous les vêtements. Les enfants allaient nu-pieds durant l'été et portaient les habits des plus vieux jusqu'à ce qu'ils tombent en lambeaux.

Chez mes parents "Les Vézina" en plus d'un immense jardin, on récoltait des beans, des pois à soupe, des patates, du sarrasin, le tabac, en plus du lait et de la crème avec lesquels nous faisons le beurre. Pour le sucre, mon père Emile prenait arrangement avec mon oncle Raoul Roy pour obtenir du sucre d'érable, en échange de temps. Nous n'avions vraiment pas d'argent mais personne en avait; cependant les gens s'aidaient et partageaient beaucoup durant ce temps-là.

Aussi chaque cultivateur vendait des billots de sciage et du bois de chauffage qu'il livrait avec des chevaux à Arthabaska et Victoriaville, durant l'hiver. Ceci leur permettait alors d'acheter les aliments ou autres produits que l'on ne retrouvait pas sur la ferme tels que le sucre blanc, la mélasse et la farine à pain.

En interrogeant certains anciens, je me suis laissé dire qu'une famille pouvait hiverner avec seulement \$10.00 à \$20.00.

Le dimanche était une journée attendue parce que premièrement c'était relâche du côté travail et aussi pour les plus jeunes, le repas du midi avait toujours un air de fête avec comme spécial, des pâtisseries pour le dessert.

J'ai aussi en mémoire la façon dont mon père, un grand fumeur de pipe, délectait un cigare après avoir bien mangé, ce jour-là. Je crois bien que ce fut une des seules petites douceurs qu'il se permettait en ces années de grandes privations.

Pour nous, les plus vieux, les enfants de la crise, nous avons

encore en mémoire les Noël d'antan. Une orange, une pomme, quelques peanuts à écaillés et des bonbons durs étaient à peu près ce qu'avait un enfant, comme étrennes de Noël. Par contre, le fait de bien manger et de festoyer durant ces journées-là était en sorte le plus beau des cadeaux.

Durant les années de prospérité qui précédèrent cette grande dépression, beaucoup de cultivateurs possédaient des automobiles de marques différentes telles que Ovelands, Hupmobile, Chevrolet, Ford. Ces voitures furent payées de bons prix à même les économies de la famille, allant jusqu'à \$1,200.00.

Quand survint cette crise, on en retrouvait presque dans toutes les remises mais personne ne les utilisait, faute d'argent nécessaire à l'achat d'essence. Mon père dut se débarrasser d'un modèle Ford presque neuf, acheté par mon grand-père Honoré, en 1929. C'est seulement une vingtaine d'années plus tard qu'il put enfin se payer un petit camion qu'il conserva jusqu'à sa mort survenue en 1967.

C'était ça la crise; vivre tout au cours de ces années avec l'espoir de jours meilleurs où l'on pourrait enfin se permettre des choses si longtemps désirées.

Comment celui qui n'a pas vécu ces terribles années peut-il comprendre, quand, aujourd'hui, dans chaque maison c'est le grand luxe en plus d'avoir un réfrigérateur plein de toutes sortes de nourriture?

Aujourd'hui, lorsque l'on demande à ces mêmes gens âgés ce dont ils se souviennent le plus de ces années de crise économique de 1929-1939, ils nous répondent presque tous: "On a eu faim tellement longtemps".

Historique de la caisse populaire de Ham-Nord

En 1931, la Caisse populaire des Saints-Anges de Ham-Nord était fondée et ses premiers administrateurs nommés par les membres d'alors. M. Félix Garneau en fut le premier président, M. J. Alfred Comtois le premier secrétaire-trésorier et MM. Ludger Morin, Alphonse Larose et Réza Carrier les premiers administrateurs.

A ses débuts, la Caisse dû compter sur le bénévolat et c'est ainsi que sept jours par semaine, M. J. Alfred Comtois occupa le poste de secrétaire-trésorier sans rémunération. Il fut nommé en 1937 secrétaire-gérant et le Conseil lui accorda alors une machine à additionner;

ce n'est qu'en 1942 qu'il put en fin recevoir un salaire de 30\$ par mois. Toutefois, la Caisse n'ouvrait plus son bureau les dimanches.

A l'époque, les assemblées ordinaires de même que l'assemblée générale se tenaient après la messe du dimanche. A ces occasions, on avisait poliment mais de vive voix, les emprunteurs en retard et leurs endosseurs de respecter leurs engagements envers leur Caisse. Le maximum que pouvait prêter la Caisse à un membre était 500\$ et le taux d'intérêt était de 6%.

Sept ans après sa fondation, la Caisse possédait déjà un actif de près de 100,000\$ dont 263\$ en parts sociales et 83,332\$ en dépôt d'épargne.

Quarante ans après sa fondation, les administrateurs décident de la construction d'un immeuble et en septembre 1973, la Caisse prend possession de ses nouveaux locaux construits pour la somme de 36,550\$.

Un autre événement marquera en 1975 l'histoire de la Caisse populaire de Ham-Nord. En effet, la Caisse populaire Desjardins des Saints-Martyrs se fusionne à la Caisse populaire des Saints-Anges-de-Ham-Nord pour devenir la Caisse populaire de Ham-Nord. Deux administrateurs s'ajoutent au Conseil d'administration.

En janvier 1976, la Caisse populaire cesse ses opérations manuelles pour s'intégrer aux systèmes informatiques des caisses.

Aujourd'hui, notre Caisse populaire compte 1,722 membres et détient un actif de 9,307,781\$. Elle donne de l'emploi à six personnes. Elle connaît une croissance remarquable et offre toute la gamme de services financiers à ses membres.

L'essor et le développement de la Caisse populaire sont dus au dévouement et à l'intérêt de nos fondateurs et de leurs successeurs au Conseil d'administration, à la Commission de crédit et au Conseil de surveillance. Grâce à eux, Ham-Nord possède une institution financière dont nous pouvons être fiers.

Un hommage particulier s'adresse à ceux qui ont assumé la présidence du Conseil depuis ses débuts: à M. Félix Garneau de 1931 à 1952; à M. J.A. Blais de 1953 à 1958; à M. Rolland Comtois de 1958 à 1979; à M. Wilfrid Nolet de 1979 à 1981; à M. Fernand Morin de 1981 à 1987 et à M. Yvan Leblanc, notre président actuel. Également à nos secrétaires-gérants: à M. J.A. Comtois de 1931 à 1962; à Mme Jacqueline Roy et à M. Ronald Roy de 1963 à 1968; et à M. Ghislain Guay, notre directeur actuel.

Monnaies d'autrefois

Après la conquête du Canada en 1760, la monnaie française, le franc ou la livre continuèrent à circuler ainsi que la piastre espagnole et le shilling anglais.

En 1853, sous le régime des deux Canadas unis le gouvernement adopta le dollar comme unité monétaire; les anciennes monnaies continuèrent cependant à circuler et ce n'est qu'en 1871 que le Dominion adopta la monnaie décimale que l'on connaît aujourd'hui.

A la fondation de Ham-Nord dans les années 1850-1860, on retrouvait comme valeur courante:

- La livre sterling anglaise d'une valeur de \$4.86.
- Le dollar canadien que l'on surnommait piastre.
- Le louis français valant \$3.80.
- Le chelin - 24 sous.
- Le denier - 2 sous.
- Le demi-denier - 1 sou.
- Un écu équivalait à un demi-dollar du Dominion.

La chambre de commerce de Ham-Nord

La guerre mondiale de 1939-1945, suivie de l'après-guerre avec l'effort de la population pour aider l'Europe dévastée, apporta beaucoup de changements dans notre province et notre pays.

Ces événements majeurs, en plus de sonner le glas d'une agriculture d'autosuffisance, accentuèrent le développement de l'industrie dans les grands centres entraînant dans son sillage, une bonne partie de la jeunesse des petites paroisses agricoles comme la nôtre.

C'est dans ce contexte d'industrialisation et d'exode rural que des personnes de Ham-Nord au nombre de trente-trois signèrent le 26 avril 1947, un certificat de formation d'une Chambre de commerce dans les limites de notre municipalité.

Parmi les fondateurs, plusieurs reconnaîtront un grand-père, un père, un oncle ou bien un ami.

Ce sont Messieurs:

J. Arthur Goulet

J. Alfred Comtois

Ernest Plante

Raymond Morin

Alcide Labrecque

Fernand Comtois

Eugène Nolette

Eddy Nolet

Joseph Comtois

Marcel Giguère

Fernand Tardif

Urbain Labrecque

Philippe Parent

Wellie Desloges

Sinaï Sévigny

Paul Juneau

J. Henry Dubois

Georges-Henri Carrier

Vital Guertin

Albert Lehouiller

Donat Luneau

André Taschereau

Napoléon Paquette

Cébald Aubert

Edgar Boissonneault

Roger Juneau

Alcide Lapointe

Bertrand René

Wellie Guertin

Léo-Paul Lapointe

marchand général
le président fondateur

secrétaire-municipal et secrétaire
de la majeure partie des autres
organisations de notre paroisse

boulangier

contracteur en construction

gérant de coopérative

chauffeur d'autobus

marchand de bois de corde

commis

cultivateur et vendeur

inspecteur de la colonisation

industriel (Moulin à scie)

marchand de bois de corde

marchand de meubles

contracteur (coupe de bois)

huissier de la cour Supérieure

camionneur (transport général)

industriel (mécanique)

marchand de meubles
(cadeaux et bijoux)

commis-marchand

contracteur industriel

restaurateur

mécanicien, garagiste

cordonnier-sellier

marchand

hôtelier

commis-marchand

camionneur

boucher, marchand

mécanicien, garagiste

marchand général

commis-marchand

- Albert Nolette contracteur (coupe de bois)
- Félix Labrecque cultivateur et marchand de bois de corde
- Armand Gauthier prêtre-curé

De toutes les réalisations de la Chambre de Commerce à ses débuts, c'est-à-dire, durant les quatre premières années de son fonctionnement, il faut mentionner celles-ci.

- 1947 Le dossier traitant de la venue d'un médecin résident pour desservir Ham-Nord et ses environs en la personne du docteur Fernand Beaubien.
- 1948 L'organisation d'un premier système de lutte contre les incendies dans notre paroisse.
- 1949 La mise sur pied d'un comité de loisir et d'un comité de la patinoire.
- 1950 Un projet visant l'implantation d'une usine de meubles dans notre village par des industriels de Victoriaville.

Il semble que cette dernière démarche, visant surtout à garder notre jeunesse sur place par la création d'emplois, n'eut pas le résultat escompté et créa un climat de découragement parmi les membres pour finalement mettre fin aux activités de la Chambre de Commerce de Ham-Nord, au début de l'année 1951.

La reprise des activités de notre Chambre au début de l'année 1976.

Pour bien comprendre ce renouveau, il faut se reporter en 1972 et revivre la volonté du gouvernement de l'époque de regrouper les petites municipalités pour leur permettre de se payer des services comparables aux grands centres.

Pendant près de dix semaines, des rencontres animées s'adressaient surtout à nos dirigeants municipaux et ceux des paroisses avoisinantes et eurent lieu dans la sacristie de notre église.

A ce groupe, une dizaine de jeunes gens de Ham-Nord participèrent à ces discussions pour finalement décider d'organiser un voyage d'études sur la question. Ce voyage se fit en France par l'office Franco-Québécois, durant l'été suivant.

Revenus au pays, stimulés par ce qu'ils avaient vu et pleinement conscients des possibilités qui s'offraient à eux, ces mêmes gens décidèrent alors de travailler sur un projet, celui de la construction de notre aréna.

Cette première réalisation stimula même les plus conservateurs

à une implication plus directe: ce qui nous amena à former un comité d'Actions locales qui avait pour mission de travailler positivement au développement social, culturel et économique de notre milieu.

Cependant devant le peu de sérieux que la population accordait à ce regroupement de citoyens, il fut alors décidé en 1976 de former une Chambre de Commerce chez-nous; ce qui nous amena par la suite à découvrir que l'on inventait rien puisque nos pères y avaient déjà pensé trente ans plus tôt.

La colonisation du canton de Ham

Cette période dite de colonisation marque la prise de possession et le développement de tout le reste du Canton de Ham par trois groupes distincts; les fils des pionniers fondateurs de notre paroisse, d'immigrants québécois ayant tenté leur chance aux Etats-Unis durant quelques années et le troisième groupe, composé de colons débordant surtout des paroisses des Bois-Francs et de la région de la Beauce.

Si l'on remonte un peu dans le temps, on constate qu'au Canada l'expansion territoriale était presque terminée avec l'entrée de la Colombie Britannique dans la Confédération.

Le nouveau gouvernement fédéral, en vue de remplir sa promesse, forma en 1871 la compagnie "Canada Pacific Railway" et commença la construction d'un chemin de fer transcontinental pour relier les deux océans.

Au Québec dans le même temps, les premiers agronomes faisaient des efforts dans le but de développer et d'orienter l'agriculture des vieilles paroisses vers une économie de marché. Par ailleurs, dans les nouvelles colonies comme dans Ham-Nord au stade de la colonisation, l'agriculture en demeurait une de "Subsistance" qui permettait aux familles de vivre tout en échangeant ses surplus.

Aujourd'hui, nous qui vivons dans une société axée sur le succès social et la réussite monétaire, il nous est peut-être difficile de comprendre la vie économique du temps basée sur l'essentiel qui consistait à survivre par ses propres moyens.

Cette façon de vivre était sûrement très rude et seuls les plus forts réussissaient à s'en tirer. Manquant de tout, plusieurs personnes dans ces années, surtout des enfants, succombèrent aux maladies infectieuses et épidémiques, à la sous-alimentation et même au froid.

En 1873, l'Europe, subissant une des pires crises économiques de son histoire, mit fin momentanément à toute tentative d'expansion commerciale de la part du Québec. L'exportation de bois d'oeuvre (billots de pin équarri), de produits agricoles et de potasse fut réduite, tandis que les États-Unis, en pleine croissance industrielle déversaient et inondaient le marché canadien.

Cette récession rendit la vie des ouvriers des villes du Québec et Américaines, très difficile. On assista alors à un déplacement de la population vers les dernières terres disponibles des Cantons de l'Est.

On vit alors des gens souvent sans aucune expérience de la colonisation venir demander à la terre une subsistance que la ville ne pouvait leur procurer. Le gouvernement, encouragé par le clergé, stimula la prise de possession de ces terrains encore vacants.

Stanislas Drapeau, dans son étude sur la colonisation, nous parle des terres du Canton de Ham comme étant d'excellente qualité, boisées en grande partie d'érables, de merisiers, d'ormes et de frènes, avec plusieurs petites rivières poissonneuses se déversant dans la belle rivière Nicolet.

"Ce sol produit toutes espèces de graines et plusieurs parties sont propres à la culture du lin et du chanvre" dit-il.

Les bois-francs du Canton de Ham furent d'un grand secours pour les colons, surtout pour les premières années de défrichement. Le sucre d'érable et la potasse provenant de ces bois furent les deux seuls articles de commerce durant ces années.

Le sucre du pays était en partie consommé à la maison comme compagnon de la galette de sarrasin ou était échangé pour d'autres denrées alimentaires.

Pour sa part, le commerce de la cendre hydratée contribuait à tirer profit du bois qu'il fallait de toute façon faire disparaître par le feu. Les troncs des arbres abattus étaient coupés par longueur et empilés les uns sur les autres puis réduits en cendre et après quelques opérations devenaient une matière solide que les anciens appelaient "Salt".

Tout en défrichant leurs terres, les colons pouvaient, en échange de ce produit, se procurer quelques-uns des articles essentiels pour nourrir leur famille. A cette récolte de potasse succédait presque toujours celle du sarrasin qui pouvait assurer la subsistance des nouveaux arrivants et cela dès la première année.

Les commerces de Ham-Nord achetèrent le "SALT"; le magasin Pacaud de 1857-1861 et Blais et frères de 1866 à 1873. (Alphonse et Patrice Blais)

Dans les autres périodes, les colons de Ham devaient aller ou à St-Paul de Chester sur le chemin Craig ou à Arthabaska et Danville. Pour ce faire, ils devaient souvent emprunter des sentiers remplis d'ornières, coupés de cours d'eau et embarrassés de racines et de pierres. Cette période décrit la plus grande misère pour les pionniers de Ham-Nord et l'on peut s'imaginer à quel point il leur fallut du courage et d'endurance.

Ce commerce dit de la "Potasse" prit fin vers les années 1880-1890 pour être remplacé par celui de "Plançon" gros merisiers, (bouleaux jaunes) équarris à la hache qui, livrés au chemin de fer, étaient exportés. Aussi, à compter de ces années, les autres sortes de bois servirent pour la construction ou pour le chauffage et comme source d'énergie (production de vapeur) pour les usines des villes du Québec.

Dans Ham-Nord, avant 1870, près de cent cinquante familles occupaient les cinq premiers rangs et le chemin St-Philippe ainsi que le dixième et onzième rang du Canton de Wolfestown, annexés à notre municipalité depuis 1865.

Dans la décennie qui suivit, on assista alors à une véritable invasion du reste du Canton de Ham. Avec l'ouverture de nouveaux rangs, on vit surgir sur les ruisseaux et rivières, plusieurs petites scieries de défricheurs pour la transformation sur place du bois nécessaire pour construire maisons et dépendances.

Il ne faut pas oublier que le colon, lors de son arrivée sur son lot, vivait quelques années dans une cabane de bois rond avant de se construire une véritable demeure. Souvent, on utilisait le même pouvoir pour scier le bois, moudre les grains, carder la laine et fouler l'étoffe.

Règle générale, les nouveaux colons étaient extrêmement pauvres mais résignés à leur sort. C'est pourquoi, au milieu de cette grande misère, la religion catholique vint adoucir leurs souffrances. Il est certain que sans la présence, parmi eux, d'un prêtre comme notre curé fondateur, M. L'abbé Charles Lemire, leur courage aurait failli.

Ces années, avant 1885, sont marquées par un mouvement continu d'arrivée et de départ de colons tentant de s'établir chez-nous.

Il faudra attendre après cette période avant de voir la population de Ham-Nord se stabiliser avec une courbe ascendante.

Recensement national de 1871 partie agricole et économique

Source: Archives nationales du Canada
Pavillon Casault, Université Laval.

Micro-films: 139 Wilfe B-1-Ham
North-Ham 1871
R.C. 31, Vol. 1043, 1044.

Province of Québec, Directory for 1871
Page 1252, North-Ham.

"A small place in the township of the same name county of Wolfe,
district of St-Francis".

"Distant from South-Ham, 15 miles from Danville a station of the
Grand Trunk Railway, 24 miles".

Voici des données tirées du recensement de 1871 pour le Can-
ton de Ham par l'énumérateur, Jos Octave Gaudet, commerçant de
Ham-Nord.

Le conseil municipal est composé de:

— Michel Blais	maire et commissaire d'école
— Eusèbe Bélair	conseiller et fermier
— Joseph Fecteau	conseiller et fermier
— Louis Toupin	conseiller et fermier
— Elzéar Renaud	conseiller et fermier
— Hilaire Picard	conseiller et fermier
— Isaïe Morasse	conseiller et fermier

Ce recensement n'est pas très explicite concernant le domaine
scolaire, ne donnant ni les noms des commissaires et aucun détail
sur les écoles existantes. Il est seulement mentionné que 48 enfants
d'âge scolaire pour cette année-là vont à l'école et que 105 autres,
ayant moins de 20 ans, ne savent ni lire ni écrire.

Il donne aussi 178 maisons habitées par 185 familles et y
figurent les noms des chefs de familles et leurs enfants et autres
occupants pour un total de 1,043 résidents.

Tous sont d'origine française sauf:

— Mary Fitzgerald (Mme. Patrice Blais)	Irlandaise
— Joseph Shaink	Allemand
— Adélaïde Shaink (Mme. Joseph Nadeau)	Allemande
— James Mansfield	Irlandais
— Samuel NiefI	Ecoisais

- James Belser
- John McClode
- Daniel Devlin
- Stevens Gody
- Mitchel Fiour
- James Fiour
- Mary McCraw (Mme. Charles Goulet)

Irlandais
Irlandais
Irlandais
Irlandais
Irlandais
Irlandais
Ecoisaise

Les établissements industriels:

— Joseph Fecteau	Moulins: à scie à farine à carder la laine à fouler l'étoffe
— Patrice et Alphonsine Blais	Potasserie Magasin général
— Michel Gaudet	Moulin à scie Moulin à farine
— Louis Duquet	Boutique de menuiserie
— Joseph Shaink	Boutique de forgeron
— Michel Blais	Moulin à scie
— Charles Gagné	Boutique de menuiserie
— Edouard Carrier	Moulin à scie
— Octave Gaudet	Moulin à scie

Il est aussi fait mention d'un chantier de billots avec comme
contracteur François St-Cyr, propriétaire de 12 chevaux estimés à
\$1,200.00.

Produits de la forêt:

- 17,240 pieds cubes de planches blanchies.
- 30,458 pieds cubes de billots de tous bois.
- 4,651 cordes de bois de chauffage

Agricole

— Chevaux de plus de 3 ans	112
— Chevaux de moins de 3 ans	17
— Boeufs de travail	102
— Vaches laitières	261
— Autres bovins	287
— Moutons	835
— Cochons	268
— 163 maisons ou cabanes sur les fermes	

- 9 maisons dans les villages
- 6 magasins ou commerces
- 265 granges ou écuries
- 340 charrettes-chariots-traînes
- 96 voitures été et hiver
- 10 voitures de plaisance
- 166 charrues de bois et en fer
- 11 cribles
- 2 moulins à battre le grain

Productions végétales:

- Blé de printemps	779 minots
- Avoine	6,334 minots
- Seigle	444 minots
- Orge	441 minots
- Pois	617 minots
- Sarrazin	3,571 minots
- Blé d'Inde	1,461 minots
- Patates	13,595 boisseaux
- Foin	1,240 tonnes
- Graine de trèfle et mil	1,885 minots
- Betteraves à sucre	37 minots
- Fève	36 minots
- Navets	59 minots
- Graine de lin	630 minots
- Lin et chanvre	1,280 livres
- Houblon	30 minots
- Tabac	516 livres
- Sucre d'érables	7,057 livres
- Laine	2,209 livres
- Draps et autres étoffes	3,996 verges
- Toile	1,889 verges
- Beurre	21,135 livres

Superficie en culture:

- Prairies	3,825 acres
- Pâturages	1,287 acres
- Jardins	35 acres
- Terre déboisée	5,147 acres

L'agriculture marchande période de 1885-1900

Durant cette période, le Québec va désormais s'urbaniser malgré la résistance d'un clergé omniprésent. La société pré-industrielle, avec la construction de nouvelles fabriques, attire beaucoup de colons.

Le peuple en général est très pauvre et il doit se montrer inventif pour parvenir à joindre les deux bouts. Chaque famille produit la plupart des denrées qu'elle consomme et les instruments et meubles qu'elle utilise.

Le marchand général est souvent plutôt acheteur que vendeur. La plupart du temps, il échange les produits de surplus des colons pour des articles qui leur assurent un peu plus de confort.

Les femmes engendrent beaucoup d'enfants, surtout en campagne, non pas tant pour se soumettre aux autorités religieuses mais surtout par mesure d'économie; on a besoin de bras pour survivre. Le travail étant essentiellement axé sur l'auto-subsistance, les grosses familles s'en sortent beaucoup mieux que les petites unités.

La paroisse de Ham-Nord marie ses premiers enfants, qui rompus à la vie de colonisation, s'installent sur les lots voisins de leurs parents. Les familles se regroupent et agrandissent leurs terres par la coupe de bois. Désormais, ce dernier ne sera plus brûlé; on le livrera plutôt au moulin à scie pour en faire de la planche et des madriers qui alimenteront les usines des villes.

En 1887, l'industrie laitière commence à peine à s'affirmer; Louis Toupin dans le rang 1 et David Cloutier, dans le rang 3 construiront les deux premières fabriques de fromage et vers 1900, on en retrouve dans tous les autres rangs.

L'industrie agricole québécoise est, à compter de 1890, définitivement orientée vers la production de fromage Cheddar qui constitue une grande denrée d'exportation vers l'Angleterre.

A Ham-Nord, l'ère de la colonisation fait maintenant place à la pré-industrialisation. Le temps où l'on pouvait coloniser et survivre sans argent est maintenant révolu. Avec le progrès de l'industrie, de nouveaux biens apparaissent; or, ces nouveaux biens destinés à la consommation des ménages ou à la production agricole, il faut les payer et donc il faut aussi vendre en conséquence.

C'est aussi durant cette période que malgré une vive opposition

de l'épiscopat, la population du Québec accorde un appui massif au parti libéral de Sir Wilfrid Laurier, en 1896.

Cette prise de pouvoir politique coïncide avec la reprise de l'économie. Partout, dans les villes, on vit se développer de petites industries de cuir, de lainage, de meubles et de viande en conserve.

Le commerce et l'industrie urbaine ne réussissent pas toutefois à employer le surplus de la population rurale.

Chaque année, des milliers de québécois vont chercher du travail du côté américain sur une base temporaire, ou dans des chantiers, pour pratiquer la coupe de bois.

En 1900, l'ouvrier des villes gagne \$1.00 par journée de onze heures d'ouvrage. Avec ce dollar, on pouvait acheter: 1 douzaine d'oeufs, une livre de saucisse, une boîte de maïs, six livres de patates, un flacon de mélasse et un pain de savon.

C'est aussi dans cette période que l'on disait que les Anglais du Canada étaient plus Anglais que la Reine et les Canadiens-Français, plus catholiques que le Pape.

Aujourd'hui, quelques générations ont passé, les grandes laiteries régionales ont éliminé les beurreries des villages et les fromageries des rangs; depuis longtemps, on a cessé de semer le blé et de cuire son pain. L'industrie agricole s'est spécialisée; la machinerie et la technologie ont vaincu les sols les plus rébarbatifs tout en procurant au monde rural un mode de vie qui ressemble à celui des villes.

Familles de douze enfants vivants Loi Honoré Mercier

En 1891, pour répondre à la demande du Clergé Catholique, le gouvernement du Québec vota la loi Honoré Mercier pour venir en aide aux familles de 12 enfants et plus.

Cette loi consistait à accorder gratuitement à même les terres vacantes de la couronne, un lot de 50 acres pour chaque enfant excédentaire.

Ce lot était concédé en propre au père et à la mère de l'enfant mais ils devaient cependant payer entre \$20.00 et \$50.00 pour en obtenir les lettres patentes.

Familles qui ont bénéficié de la dite loi:

Camille Morin - Luce Cloutier	100 acres	1891
-------------------------------	-----------	------

Louis Bouffard - Marguerite Anger	100 acres	1892
Isidore Morin - Adéline LaGrandeur	100 acres	1891
Jean-Baptiste Mercier - Josephine Jolivet	100 acres	1891
Joseph Lefèvre - Hermine Nault	50 acres	1894
	50 acres	1894
Octave Nadeau - Exilia Houle	100 acres	1892
Pierre Dubois - Céline Desloges	100 acres	1905
Grégoire Lafontaine - Caroline Roberge	100 acres	

Note:

Honoré Mercier, premier ministre de la Province de Québec de 1887-1891 fit sa marque dans le domaine économique et agricole par la création du ministère de l'agriculture et de la colonisation et en engageant le célèbre Curé Labelle comme sous-ministre.

La Société d'agriculture de Wolfe et l'exposition agricole

La société d'agriculture # 2 de Wolfe se forma à Wotton en 1860 avec comme président le notaire Jacques Picard du même endroit.

Ce mouvement agricole appuyé par la Législature provinciale avait pour but d'organiser des fermes modèles et expérimentales en rapport avec les collèges ou universités et encourager la production des champs, améliorer l'élevage d'animaux, établir des livres généalogiques surtout pour les races bovine et chevaline.

Ce beau programme des années 1860 n'aboutit hélas à presque rien, excepté à la fondation d'un premier cercle agricole en 1886 à Wotton et un autre à Ham-Nord, en 1892.

Entre temps, il eut bien quelques concours tels que celui de "Fermes bien tenues" ainsi que des concours de labours mais l'événement le plus important étant sans contredit l'exposition agricole qui se tenait à tour de rôle dans les paroisses de Wotton, Ham-Sud, St-Camille et Weedon.

Pour des raisons inconnues, les habitants des Cantons de Ham-Nord et de Wolfestown ne voulurent pas faire partie de cette société, à ses tous débuts, préférant plutôt copier leurs façons culturelles sur les fermes de la région d'Arthabaska et de Chester.

Il semble bien, qu'à cette période, la région de Wotton ne dépassa celle de Ham-Nord que sur le point de la vantardise si l'on se fie au

rapport statistique de 1894 qui mentionne le nombre de livres de fromage produit pour les deux paroisses:

- Ham-Nord avec 28,995.98 livres
- Wotton avec 17,280.56 livres.

Le vrai rapprochement entre ces deux endroits se fit en 1910, lorsque M. Elie O'Bready accepta le poste de secrétaire de la dite société. Selon les souvenirs de Messieurs Wilfrid Nolet et de Georges-Henri Carrier, M. O'Bready était un homme plaisant et bien intentionné et surtout très écouté et respecté par les gens de Ham-Nord.

Cette même année, il fut aussi nommé avec M. Francis Grégoire, juge des fermes bien tenues à Ham-Nord et Notre-Dame. Ce fut l'occasion pour les Wottonnais, jusqu'à ce jour retranchés dans leur patelin, de reconnaître que l'agriculture du Canton de Ham s'était développée d'une façon aussi habile et prospère que chez-eux.

En 1914, on assista alors à un déplacement de la société d'agriculture vers Ham-Nord, avec comme président M. Louis Bédard, un vaillant agriculteur de St-Fortunat et le 15 septembre 1915, elle tenait sur le terrain de la fabrique en face de l'église son exposition annuelle regroupant des exposants de Wotton, St-Adrien, Ham-Sud, Ham-Nord, Notre-Dame, St-Fortunat, Disraëli, Garthby et St-Julien.

Cette exposition régionale de comté au début du siècle était considérée comme une des plus grandes attractions pour les agriculteurs et le public en général. Elle permettait aux éleveurs et producteurs, d'étaler le résultat de leurs travaux et expériences dans des élevages et productions aussi diversifiés que les suivants: Bovin laitier et de boucherie, porc, mouton, chevaux, volailles, fruits et légumes ainsi que les grandes cultures... On retrouvait aussi du miel et des produits de l'érable, etc...

C'était aussi le temps propice pour les dames de démontrer leur savoir-faire en cuisine et couture, pièces au métier et artisanat de toutes sortes y compris le savon du pays.

En plus de fournir aux exposants l'occasion de comparer leurs réalisations, ces expositions agricoles leur permettaient de valoriser, au sein du public visiteur, la profession d'agriculteur.

Ces expositions agricoles suscitaient de l'émulation chez les exposants, les incitant à sélectionner leur cheptel et à soigner davantage leurs semis.

De plus, c'était l'occasion rêvée pour les fabricants de promouvoir la mécanisation.

Un article du "Progrès de l'Est", daté du 9 septembre 1902, mentionne qu'une lieuse à grains vient d'arriver à Ham-Nord causant

l'ébahissement de la population.

En même temps, beaucoup d'autres machines aratoires faisaient leur apparition sur le marché: charrue d'acier, herse à disques, semoir, épandeur à fumier, cultivateur, faucheuse, fourche à décharger le foin, hache à choux de siam, écrèmeuse...

Il est indéniable que ces expositions régionales avaient un côté positif, cependant le revers n'était pas si reluisant. Pour d'aucun, si c'était l'occasion de prendre un repos et de fêter en familles, pour d'autres, c'était souvent prétexte à des beuveries et l'occasion de ranimer certaines rancunes entre clans de différentes paroisses.

C'était aussi l'endroit idéal pour les fabricants de boissons frelatées, d'écouler leur marchandise et pour les maquignons, de changer de chevaux et de voitures. Cette exposition qui s'est tenue pendant 33 années à Ham-Nord fut continuellement une source d'ennuis pour les autorités locales, qui pour maintenir l'ordre et la paix eurent recours à une force constabulaire et une prison de quatre cellules.

Modeste à ses débuts, l'exposition de Ham-Nord utilisait la vieille école (maison d'Armand et Gisèle Roy) pour exposer fruits et légumes et artisanat tandis que les animaux étaient attachés à des clôtures spéciales.

Par la suite, la société loua un terrain de Onésime Aubert (terrain de l'O.T.J.) pour y tenir ses activités annuelles jusqu'en 1928. A compter de cette année, les bâtisses à animaux ainsi que la maison servant aux exhibits furent déménagées sur l'actuel terrain de Jacques Aubert, situé près du chemin Vézina et l'année 1948 marqua la dernière exposition agricole de la société d'agriculture #2 du Comté de Wolfe.

Le Cercle agricole et la Station expérimentale de Ham-Nord

Les premiers cercles agricoles du Québec prennent naissance en 1875.

Ces mouvements sont très rapidement entrés en conflit avec les sociétés d'agriculture du comté alors qu'on les voulait complémentaires.

En 1893, le gouvernement vota la loi des cercles agricoles et à l'intérieur de cette reconnaissance officielle, des conférenciers sont désormais payés par l'État. Vers 1900, à travers la province, on compte 530 cercles regroupant 43,000 membres.

Sous l'impulsion du clergé, le cercle agricole de Ham-Nord fut fondé en 1892 et comprenait un programme en six points:

- Etudier l'agriculture pratique
- Bien remplir ses devoirs d'état
- Combattre le luxe et l'ivrognerie
- Encourager la colonisation et enrayer l'émigration
- Eviter les procès et les injustices
- S'entraider pour le bien de tous.

Au début du vingtième siècle, le manque de connaissances agricoles provoquait l'appauvrissement général des sols alors que l'agriculture devait se diriger vers une de marché.

Contrairement aux sociétés d'agriculture avec leurs expositions et leurs fermes modèles favorisant les meilleurs fermiers, les cercles agricoles eux répondaient aux attentes des petits agriculteurs en leur permettant d'améliorer leurs conditions matérielles et intellectuelles.

En plus de bénéficier d'un service de conférences traitant de méthodes pratiques culturelles, les cercles agricoles, avec l'aide du ministère de l'agriculture, bénéficiaient de reproducteurs primés (pur sang) soit de races chevaline, ovine, porcine et autres.

Ces animaux, gardés par des cultivateurs à des points donnés de la paroisse, permettaient aux fermiers d'aller faire saillir les femelles de leurs choix et par ce moyen, augmenter la valeur génétique de leur troupeau.

Aussi, avec les cercles agricoles, on pouvait obtenir de l'aide pour l'achat en commun de différents instruments aratoires tels que: la batteuse à graines de semence, machine à cribler, semoir à choux de siam, coupe-cornes, baignoires à moutons, arrache-roches, charrue défonceuse....

Les cercles agricoles, classés à juste titre d'ancêtres du syndicalisme agricole, permirent, à cette époque, le regroupement d'agriculteurs sur une base paroissiale. De plus, ils ont été les précurseurs de plusieurs associations comme les cercles de fermières, les coopératives agricoles.

En 1919, avec l'arrivée du premier agronome de comté, Monsieur Emile Lemire, notre paroisse profita de la loi des cercles agricoles en obtenant une station expérimentale ou modèle, située dans le village même.

Sur cette ferme, propriété de Georges Lehouiller, on pratiqua le contrôle laitier et l'amélioration du troupeau de race "Ayrshire", mais l'accent fut plutôt mis sur différentes méthodes culturelles et la préparation des sols par le drainage de surface et l'apport de certains intrants.

Il semble toutefois que ces expériences ne rapportèrent pas le succès escompté; les cultivateurs du temps se méfiaient de ces envoyés du Gouvernement, venus pour changer leurs vieilles habitudes et peut-être aussi leur soutirer des sous.

La vie à la campagne entre deux guerres période 1920-1940

Selon les historiens, la première guerre mondiale contribua à raffermir une économie chancelante et à accélérer le développement de l'industrie dans tout le Canada.

Cependant, la campagne du Québec dans son ensemble ignore cette évolution... Les chemins de fers, la circulation plus abondante, la publication de journaux, la multiplication des écoles ont certes amélioré le sort des campagnards, mais n'ont pas modifié leur genre de vie. "C'est encore le bon vieux temps".

La hiérarchie sociale s'est conservée intacte. Le Curé garde son rôle de conseiller universel et dans son ombre évoluent le médecin et le notaire dans un monde simple et pauvre.

Au sein de sa famille, le père exerce une autorité incontestée; les enfants, qui atteignent communément la douzaine, ne s'éloignent guère du foyer. Les garçons vont dans les chantiers durant la saison morte au seul profit de la communauté familiale.

Les économies, jalousement gardées, serviront à l'achat de terres pour l'établissement de ceux-ci. En ce temps-là, on ne manque de rien même si l'on ne se paye aucun luxe. La nourriture en grande partie récoltée sur la ferme est abondante et lourde; du pain ou de la galette de sarrasin, de la soupe aux pois, du lard salé, des patates, des légumes, du sirop d'érable ou de la mélasse. Les enfants, comme le grand monde, ne goûtent aux friandises, qu'aux temps des Fêtes.

Vie rude certes, toute remplie de labeur et d'abnégation; vie gaie pourtant, faite de bonnes relations et d'entraide.

Les soirées de famille sont très en vogue dans tous les villages et les rangs. Certains foyers sont le rendez-vous préféré des plus vieux comme des jeunes. On y joue aux cartes, on chante et danse.

Les corvées remplacent l'embauchage coûteux pour le sciage du bois, la construction des bâtiments, les boucheries, le brayage du lin et le battage du grain. Il en est de même pour les femmes. Elles se

regroupent pour tailler de la catalogne, monter des pièces au métier, échiffer de la laine. Ces corvées finissent toujours par un banquet et sont aussi malheureusement une occasion de beuverie et souvent de rixes.

Cependant, malgré cette vie simple, le travail absorbe toutes les heures du jour, réclamant jusqu'à la limite toutes les forces physiques. Lors des semences, le cultivateur doit marcher des semaines durant, derrière sa charrue ou sa herse; il sème à la main et coupe son grain à la petite faux ou à la faucille quand il s'agit de sarrazin et de récolte de grains, de mil ou de trèfle.

Il profite aussi des longs mois d'hiver pour faire son bois de chauffage, fabriquer des chaussures, réparer des attelages et instruments agricoles.

Au printemps, il fait ses provisions de sucre et de sirop d'érable.

La femme, tout en surveillant sa marmaille, aide son mari aux champs, traite les vaches et fait son beurre, surveille le poulailler, entretient son jardin.

Au foyer, elle cuit le pain, tisse la toile et l'étoffe, tricote la laine, fabrique son savon, confectionne tous les habits et tresse même les chapeaux de paille.

L'homme porte la chemise de flanelle, le pantalon d'étoffe ou de toile; on n'achète que les habits du dimanche et les voitures de promenade. Les revenus sont maigres mais les dépenses sont réduites au strict minimum.

Le travail dans les chantiers au début du siècle

Au début du vingtième siècle, le commerce du bois prend de plus en plus d'importance.

Dans la Mauricie et l'Outaouais, on a réussi à mettre au point les meilleures techniques pour abattre le bois et en faire la drave. L'industrie du sciage qui s'est développée depuis 1850, va désormais céder, en importance, sa place à l'industrie des pâtes et papiers.

Vers 1870, une première petite usine de pâte de bois voit le jour à Windsor Mills dans les Cantons de l'Est. D'autres usines se construisent par la suite à Hull, St-Jérôme, Lachute, Joliette, Grand-Mère et Trois-Rivières.

L'industrie forestière du Québec connaît alors un nouvel essor

remarquable. Les chantiers, qui n'avaient jusqu'à ce jour produit que du bois de chauffage et de construction, vont désormais faire de la "pitoune" de sapins et d'épinettes.

En 1910, la ville de Trois-Rivières avec ses quatre grandes pape-teries devient le premier centre de papier au monde.

A Ham-Nord, comme dans toutes les petites paroisses, les habitants, établis sur des sols pauvres et rocailleux très difficiles à défricher et pas très rentables, vont chercher durant la saison morte un revenu complémentaire dans la coupe de bois.

Dans les grosses familles de dix et même de quinze enfants, il n'était pas rare de voir plusieurs garçons, même âgés de moins de 15 ans, partir pour les chantiers avec les premières neiges et ne revenir que pour les semences du printemps. Plusieurs, d'ailleurs, préféreraient ce dur mais lucratif travail de la coupe de bois, au labeur ingrat et à la douteuse rentabilité d'une terre.

La vie dans les chantiers était très rude mais l'effort quotidien donnait à nos pères une endurance et une force physique peu commune. Habités dès leur enfance à travailler, à peiner et trimer dur pour survivre, ils acceptaient des tâches que beaucoup de personnes qualifieraient aujourd'hui d'inhumaines.

La journée de travail dans les chantiers n'était pas moins de onze heures; on commençait tôt le matin pour finir tard le soir. Plusieurs employeurs tiraient grand profit de ce mode d'existence en exploitant au maximum cette main-d'oeuvre bon marché.



Camp de bucherons à Dolbeau, Lac Saint-Jean en 1936
Roger Blais, le troisième à partir de la gauche et Armand Nolet (juché)

Logés, pour ne pas dire entassés, dans des camps de bois rond avec des lits en branches de sapins et sans aucun autre confort, ces fils d'habitants acceptaient la vie de chantier qui permettait à la commune familiale d'être dégagée de certaines bouches à nourrir tout en lui procurant un apport supplémentaire.

Le début du vingtième siècle a été témoin du "dravage" du bois. A chaque printemps, lors du dégel, ce que les anciens appelaient le "coup de la drave", commençait le flottage des bois coupés durant l'hiver.

A Ham-Nord, le bois empilé sur le bord des rivières était jeté à l'eau immédiatement après la débâcle des glaces. Le bois destiné à la pâte de papier (pitoune) était lancé le premier et descendait la rivière Nicolet jusqu'à Victoriaville où il était immobilisé par un "BOOM" pour ensuite être retiré de l'eau et expédié en direction des usines de Trois-Rivières.

Pour leur part, les billes destinées aux moulins à scie des Tardif du village des Chutes et à Fecteau de Notre-Dame étaient retenues au passage. Le démêlage de ces billots était facilité par l'estampage aux initiales des propriétaires.

Il faut dire qu'à cette époque, l'honnêteté des gens d'affaires était rarement mise en doute.



Transport de bois dans un chantier de Mattawin, vers 1943-1945. Albert Lemay et Réal Guertin, devant leur camion.

L'émigration vers l'Ouest Canadien

Le phénomène majeur au Canada pendant cette période est celui du peuplement de l'Ouest rendu possible grâce aux chemins de fer.

On assiste alors en 1905 à la création de deux nouvelles provinces: Saskatchewan et l'Alberta. Des immigrants de toutes nationalités accourent en foule vers ces milliers de kilomètres carrés dont la publicité disait être les terres agricoles les plus riches du monde.

Le voyage de Montréal-Winnipeg dans des wagons de 50 places n'était pas des plus plaisants mais avait au moins le mérite de ne pas coûter cher.

Chacun emportait cependant ses provisions avec lui pour le voyage qui durait plus d'une semaine.

Incités par des affiches et brochures publicitaires, de nombreux fils et petits-fils de nos familles pionnières partirent vers ces terres nouvelles et fondèrent la petite ville de Rosetown en Saskatchewan à environ quarante milles de Saskatoon, en 1905.

Un autre groupe prit la direction de Morinville en Alberta et finalement vers 1912, des familles complètes quittèrent Ham-Nord pour fonder Debden en Saskatchewan.



Colonisation de l'Ouest Canadien. Joseph Couture et ses garçons sur leur terre de Debden, Saskatchewan, vers 1920.

Voici quelques familles de chez-nous qui ont quitté Ham-Nord pour fonder foyer dans l'Ouest Canadien.

- Familles:
- Odilon et Lucien Blais
 - Hector Lajeunesse
 - Alfred Lehouiller
 - Michel Blais
 - Joseph Couture
 - Louis Labrecque
 - Ernest Labrecque
 - Alphonse Demers
 - Pierre Bélair
 - Anselme Bisson
 - Thomas Blais
 - Arthur Chrétien
 - Barthélémy Chrétien
 - Joseph Campagna
 - Eusèbe Larose
 - Laurent et Jonnny Lajeunesse
 - Albert Pouliot
 - Paul Brulotte
 - Amédée Ruel
 - Georges Paquette
 - Pierre Larose (père et fils)
 - Elie Larose

La Société coopérative agricole de Ham-Nord

C'est en pleine crise économique qu'est fondée la société coopérative agricole de notre paroisse, soit le 25 juillet 1932.

Pour ceux qui se souviennent, cette crise apporta une baisse des valeurs et partout c'était la grande misère dans le Québec comme au Canada et dans le monde entier.

A cette époque, plus de 85% de la population vivait sur des terres agricoles et était à la merci de grandes compagnies telle que la Canada-Packers qui ne cessait de s'enrichir à leur dépend.

C'est pourquoi, le clergé par la voix de ses curés se chargea d'expliquer et de vendre les lignes maîtresses du contenu doctrinal de la coopération. Ce ne fut pas facile car les cultivateurs avaient encore en mémoire l'expérience malheureuse, tentée dans les années 20 par

le curé Couillard de Notre-Dame-de-Ham en déclarant faillite, coûta des sommes assez importantes à bien des gens.

Monsieur l'abbé Léonidas Adam, curé de Ham-Nord de 1928 à 1940 ainsi que M. J.Emile Lemire, agronome pour le comté de Wolfe, se chargèrent de recruter les membres fondateurs au nombre de 24.

Il s'agissait de messieurs:

- | | |
|-------------------------|---------------------|
| - Rosaire Beaudoin | - Wellie Guertin |
| - Georges-Henri Carrier | - Alcide Labrecque |
| - Réza Carrier | - Auguste Larrivée |
| - Joseph Comtois | - Alphonse Larose |
| - Félix Garneau | - Ludger Larose |
| - Théophile Lavigne | - Norbert Picard |
| - Antonio Lehouiller | - Joseph Provençal |
| - Armand Lehouiller | - Alphonse Tardif |
| - Alfred Marcotte | - Lucien Tardif |
| - Gédéon Marcotte | - Edouard Labrecque |
| - Alfred Morin | - Octave Poisson |
| - Ulric Patry | |

Les administrateurs du premier bureau de direction:

- Réza Carrier, président
- Rosaire Beaudoin, vice-président
- Alfred Morin, directeur
- Ulric Patry, directeur.

Lors de l'assemblée de fondation, M. le curé Adam et l'agronome Lemire agissaient comme président et secrétaire d'assemblée. Un mois plus tard, soit le 24 août 1932, le ministère de l'agriculture approuvait la formation de la nouvelle société.

Les débuts furent très modestes et consistaient à tenir un dépôt de moulée, de grains de semence, dans le hangar de M. Joseph Comtois dans le troisième rang pour être transféré par la suite chez M. Maurice Carrier qui demeurait dans l'actuelle demeure de M. Cébald Aubert. Finalement, en 1937 le dépôt est déménagé chez M. Omer Comtois. Un deuxième bâtiment, propriété de Stanislas Grenier sur l'actuel terrain de Lizette Lapointe-Larose, servait d'entrepôt.

A la première assemblée générale, le montant des ventes se chiffra à \$10,500.00, ce qui donna comme résultat un trop perçu d'opération de \$154.00.

La guerre de 1939 se chargea de mettre fin à la crise et entraîna une nouvelle période de prospérité économique.

La société Coopérative Agricole de Ham-Nord, par son bureau de direction, acheta un terrain de M. Omer Comtois et entreprit la

construction d'un entrepôt qui, agrandi plusieurs fois, nous donne le magasin actuel.

En 1941, la forte demande de denrées alimentaires pour l'exportation, surtout le beurre et le fromage pour nourrir les pays alliés ravagés par la guerre, décida la société à investir dans l'achat de deux fabriques de fromage appartenant à M. Adélarde Roy.

La société Coopérative construisit une nouvelle fromagerie — beurrerie sur un terrain acheté de M. Wilfrid Nolet en 1942. Elle acheta par la suite plusieurs permis de fabriques de rang et se chargea de ramasser et transformer le lait des cultivateurs de Ham-Nord et des paroisses environnantes jusqu'en 1965.

Cette fromagerie fut démolie, excepté la chambre à fromage, aujourd'hui une partie du magasin de Réginald Picard.

Note:

Le curé Barthélémy Couillard de Notre-Dame était un homme très actif prônant l'instruction et les loisirs.

Il fonda la première coopérative de la région en 1912, en recrutant ses membres à Notre-Dame, St-Paul, Ham-Nord, St-Fortunat et St-Adrien.

A compter de cette date, les gens n'avaient plus à se déplacer vers Arthabaska pour acheter toutes sortes d'articles manufacturés, en plus des poches de grains de dépenses et graines de semences.

Le manque de gérance amena cependant cette coopérative à faire faillite et fermer ses portes en 1920.

Plusieurs personnes, dont mon grand-père Honoré Vézina, avaient mis leurs espoirs et leurs économies dans cette entreprise et elles furent très déçues.

L'Union Catholique des Cultivateurs (U.C.C.)

Sa fondation remonte en octobre 1924. En effet, à cette date, l'idée d'une association professionnelle agricole faisait de plus en plus son chemin parmi les agriculteurs québécois.

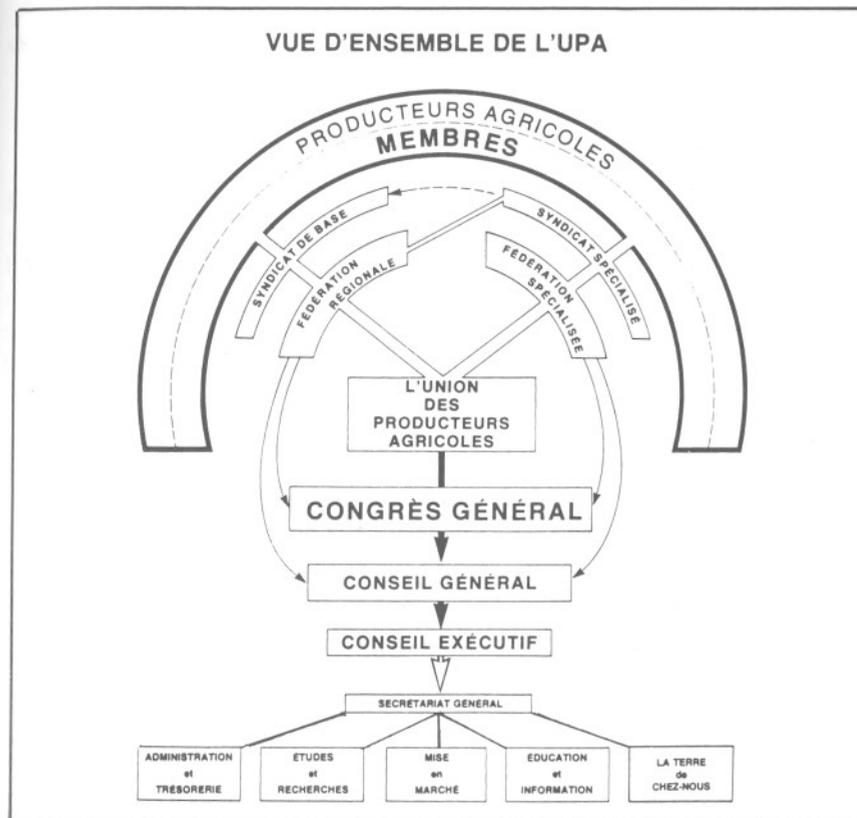
Animé par l'agronome J. Noé Ponton qui militait depuis quelques années dans le Parti Fermier Progressiste, un groupe de cultivateurs du Québec organisa un congrès dans le but de former une nouvelle association pour la défense des intérêts agricoles. On attendait

environ 600 agriculteurs; il en vint 2,400 qui établirent les bases de l'U.C.C. de la province de Québec. A la direction, on retrouva deux des instigateurs du mouvement, le cultivateur Laurent Barré à titre de président et l'agronome Firmin Létourneau comme secrétaire-général.

Les plus âgés se rappellent le travail de missionnaires que durent abattre les recruteurs et propagandistes pour aller chercher de nouveaux membres. "Il fallait être drôlement convaincu".

Une des caractéristiques, la plus prononcée de l'U.C.C., à ses débuts, se traduisait par le désir d'améliorer la condition du producteur en vue d'une meilleure rentabilité de l'agriculture.

Les dix premières années furent extrêmement difficiles puisque le nombre de membres ne dépassa jamais 12% des exploitants agricoles du Québec. Cependant, après des années d'efforts et de luttes acharnées pour gagner des batailles, l'Union Catholique des Cultivateurs devint, près de cinquante ans plus tard, l'Union des Producteurs Agricoles qui s'identifie aujourd'hui comme un groupe de pression des plus puissants dans le monde agricole québécois et canadien.



Comme l'U.C.C. à ses débuts, l'U.P.A. d'aujourd'hui repose sur une structure à deux niveaux, formée de cercles paroissiaux et d'un bureau central avec comme intermédiaires, des fédérations diocésaines.

L'Union Catholique des Cultivateurs (U.C.C.) Cercle de Ham-Nord

Le 4 mars 1934 marque la fondation du cercle de Ham-Nord. Réunis dans l'église après la grand'messe, quelque 56 cultivateurs ont discuté de la nécessité de se regrouper dans un organisme voué à la défense de leurs intérêts. Dix années après sa fondation, L'U.C.C. de Ham-Nord compte 249 membres; la cotisation annuelle volontaire est de \$2.00 plus \$1.00 pour celui qui désire recevoir le journal, "La Terre de Chez-nous".

Animés par un propagandiste de la Fédération de Sherbrooke, les cultivateurs de Ham-Nord participent à toutes les actions posées par cette association professionnelle.

M. Le Curé assiste aux réunions et encourage les membres, surtout les plus démunis, en ce temps de crise économique.

Lors des réunions, les points les plus questionnés sont:

- la fertilisation des pâturages,
- l'alimentation du bétail,
- le contrôle laitier,
- les récoltes de graines de semence,
- des octrois pour l'établissement des jeunes agriculteurs,
- des octrois pour les produits laitiers,
- l'importance de la coopération,
- l'instruction primaire des agriculteurs et le support à donner aux jeunes gens qui se regroupent dans les rangs de la J.A.C. (Jeunesse Agricole Catholique).

Au niveau régional, des pressions sont faites pour obtenir la loi de l'électrification rurale, le crédit agricole et la mise en marché ordonnée des produits agricoles.

On ne peut se souvenir des débuts de L'U.C.C. sans parler de ses dirigeants qui bénévolement ont parcouru les campagnes afin de rencontrer les cultivateurs qui ont en grande partie adhéré à ce mouvement qui aujourd'hui leur est des plus profitables.

Le Cercle des Fermières de Ham-Nord

Les Cercles des Fermières du Québec sont au service de la femme, depuis 1915, avec comme devise, "Pour la terre et le foyer".

Appelée à l'époque, l'Union Catholique des Fermières, cette association, vouée aux intérêts de la femme et de la famille tant urbaine que rurale, permettait les buts suivants:

- a) Développer la culture personnelle
- b) S'impliquer dans différentes sphères socio-économiques.
- c) Enseigner et promouvoir les arts ménagers.
- d) Transmettre le patrimoine.

C'est seulement dans les années 1951-52 que fut fondé le cercle de Ham-Nord ayant comme présidente: Madame Wilfrid Nolet
vice-présidente: Madame Henri Ramsay
secrétaire-trésorière: Madame Raymond Morin.

Monsieur le Curé Charles Veillette assistait à toutes les assemblées en encourageant les Dames à conserver leurs valeurs culturelles tout en les aidant à éclaircir les sujets d'études qui portaient sur l'éducation des familles et sur les valeurs morales. Lors de ces réunions, on y faisait entre autres des démonstrations de travaux d'artisanat ainsi que des échanges de patrons de couture et des recettes de cuisine.

Chaque année, l'Union Catholique des Fermières déléguait trois membres pour participer au Congrès régional de Sherbrooke.

Le 31 mai 1967, après une année de réflexions et d'études, les Dames de Ham-Nord restructurèrent leur mouvement par la fondation du cercle actuel sous la présidence de Madame Alcide Tardif, secondée par la vice-présidente, Madame Raymond Paquette et la secrétaire-trésorière, Madame Urbain Turcotte.

La charte constituant l'association en corporation a été enregistrée, le 22 mai 1968.

Les clôtures de perches

Qui de nous, aujourd'hui, n'est pas resté extasié ou "pogné", pour employer une expression populaire, devant une belle clôture de perches comme il en regorge encore dans le bas du fleuve.

Ces dernières clôtures de perches de cèdre qui font partie du paysage de ces régions datent sûrement de plus de soixante-quinze ans et pourtant, elles semblent capables de supporter encore le poids de plusieurs de nos hivers rigoureux.

Une bonne clôture de "parches", ça vaut deux clôtures d'aujourd'hui, comme vous diront les anciens et si l'on n'en fabrique plus, c'est surtout le problème de temps. Ces mêmes personnes vous diront aussi qu'il y avait plusieurs façons de dresser une clôture de perches. Elles pouvaient s'aligner droites, retenues à tous les douze pieds environ, par des piquets doubles entre lesquels, on empilait quatre à cinq perches bien entassées.

Dans certaines régions, on les faisait en zig-zag dont leur appellation suffit à les décrire. Ces clôtures, même si elles supportaient mieux le poids de la neige, demandaient plus de bois pour les fabriquer en plus d'utiliser trop de terrain propre à la culture.

La réalisation d'une clôture de perches s'entreprenait dans la saison morte. Pour assurer sa durabilité, il fallait couper les cèdres l'hiver, de préférence dans la lune de Janvier. Les pièces de douze à quinze pieds, qu'on appelait aussi pagée (une longueur de perche), étaient fendues à l'aide de coins de mérisier sec que l'on insérait dans une première entaille faite avec la hache. On obtenait de cette façon, deux ou plusieurs perches d'un seul billot. Tous les piquets étaient aussi de cèdre. Ainsi durant les mois d'hiver, on amoncelait ici et là, des piles de perches, en vue du printemps.

Pour assembler, une fois les matériaux préparés, on posait les piquets en les plantant solidement dans le sol à l'aide d'une masse de bois. Ensuite, les perches amincies sur une quinzaine de pouces aux extrémités étaient placées l'une sur l'autre en prenant soin de mettre une roche sous la première perche afin qu'elle ne touche pas au sol, autrement, elle prendra l'humidité et pourrirait.

Avant de poser la dernière perche, on attachait, à l'aide d'une branche de coudrier ou d'une broche, les deux piquets pour raffermir le tout.

Cette manière de faire, on la retrouve dans presque toutes les

résolutions de conseil des municipalités soit Ham-Nord et paroisses avoisinantes, avant 1900.

Ces clôtures de perches font partie d'un patrimoine que nous ont légué nos ascendants et bien que de fonction d'abord utilitaire, elles offrent encore aujourd'hui de bien belles parures.

Le savon du pays

Selon certains historiens, il nous est permis de croire que le savon aurait été découvert à Rome vers l'an mil avant Jésus-Christ.

Les Romains aimaient sacrifier des animaux à leurs dieux en les brûlant sur des autels, au sommet d'une colline. Au fil des ans, la graisse de ces animaux s'accumulait et se mélangeait aux cendres. La pluie faisait glisser ce mélange jusqu'aux rives du Tibre (fleuve de la péninsule italienne) à l'endroit où les femmes lavaient leurs vêtements. Ces femmes de Sapo découvrirent qu'en frottant le linge dans cette eau, celui-ci devenait très propre avec beaucoup moins d'effort. Il nous apparaît donc moins étrange que le mot savon provienne du terme latin "SAPO".

Comme les gens de l'Antique Rome, nos ancêtres québécois fabriquaient du savon domestique avec comme base, le gras animal. Lorsqu'ils abattaient des animaux, boeufs ou porcs, ils gardaient les abats, durant tout l'hiver, en prévisions de la fabrication de leur savon. Chacun avait sa recette qui variait peu d'une famille à une autre; voici celle de la famille Vézina.

Tôt le printemps, on faisait fondre le gras animal dans un gros chaudron de fonte en y ajoutant beaucoup d'eau. On laissait alors figer le tout puis on retirait le gras.

Après avoir lavé le chaudron, on faisait alors une brassée de savon en suivant la recette suivante:

"Pour 20 livres de gras, on ajoutait 5 livres de caustique dans 30 pintes d'eau et 10 livres d'arcanson (résine de pin) et on laissait bouillir le tout environ 45 minutes avant d'ajouter 5 livres de gros sel afin que le savon se départage mieux des restes de la solution, puis on laissait cuire encore 15 minutes tout en brassant avec une palette de bois.

Le lendemain, on séparait le savon et le laissait sécher quelques semaines avant de l'utiliser".

Chaque famille avait, dans ce temps-là, du savon en réserve pour au moins un an d'avance. Comme les détergents à vaisselle et les poudres à laver le linge n'existaient pas sur le marché, le savon du pays était à l'honneur pour toutes ces opérations de lavage.

Les remarques d'autrefois

Pour prévoir s'il ferait beau ou mauvais temps et prédire la sévérité de l'hiver à venir, nos Ancêtres ne pouvaient comme aujourd'hui compter sur les prévisions des météorologistes. Ils faisaient leurs propres prédictions, puisant dans des connaissances transmises de générations en générations, qui consistaient à observer les astres et autres éléments de la nature. Grâce à toutes sortes de "remarques", ils savaient si le temps serait clément pour les prochaines 24 ou 48 heures surtout s'il s'agissait d'entreprendre un voyage à traction animale.

Comme leurs tâches à exécuter, soit la coupe de bois, les semences, les récoltes, les boucheries, etc... dépendaient toujours de la température extérieure, ils établissaient leur propre calendrier de prévisions sur les 12 jours entre Noël et les Rois, indice de chacun des mois de l'année qui commençait.

Qui de nous n'a pas entendu ces expressions ou dictons?

- "A la fête des Rois, les jours avancent d'un pas d'oie".
C'est-à-dire à cette date du 6 janvier, les journées commencent à rallonger en ravivant l'espoir.
- "A la chandeleur, la neige est à sa hauteur".
Le 2 février, cette date marque la moitié de l'hivernement et on peut évaluer si on a assez de réserves pour finir l'hiver.
Aussi "A la Chandeleur, temps clair" signifie quarante jours de froid. Ce dicton veut que si la marmotte voit son ombre cette journée-là, elle rentre dans son trou, donc prévision d'un printemps tardif.
- Dans le passé, on frissonnait d'avance en pensant aux inévitables tempêtes de la Sainte-Catherine, celle des Rois, de la Saint-Patrice; il fallait aussi prévoir celle des corneilles vers le milieu du mois de mars.
- A Pâques, il fallait aussi cueillir l'eau de Pâques, "eau qui court"; on avait grande foi dans ce remède rattaché à l'espérance de la Résurrection.

- Pour semer au printemps, il fallait suivre le signal de la nature et surtout ne pas oublier "qu'une journée plus tôt en terre au printemps vaut une semaine à la fin de l'été".
- Tout ce qui pousse dans le sol (patates, oignons) doit être semé dans la décroissance de la lune tandis que les légumes hors terre, dans le croissant.
- Il faut aussi tailler les arbres dans le décroissant si l'on veut beaucoup de fruits et couper les tiges d'aulnes dans le décroissant du mois d'août pour empêcher les repousses.
- Si les poules restent dehors, résignées à se faire tremper, c'est qu'on aura un bon coup de pluie, alors que si elles courent vers un abri, dès les premières gouttes, il s'agit d'une simple ondée ou d'un orage isolé.
- L'hiver approche quand les outardes et autres oiseaux migrateurs passent, fuyant le NORD déjà refroidi.
- Si le lièvre ou autres gibiers sauvages sortent, mangent beaucoup en laissant leurs traces, c'est qu'une tempête s'annonce dans les 24 heures.
- En été, les sorcières, petites tornades qui soulèvent poussière et "vaillottes" de foin, annoncent une sécheresse.
- Arc-en-ciel du matin, la pluie est en chemin.
- Arc-en-ciel du midi, la pluie est finie.
- Arc-en-ciel du soir, la pluie est en l'air.
- Vent du nord, annonce de la froidure.
- Vent du nord-est, annonce de fortes pluies ou une tempête de neige fondante.
- Vent de l'ouest signifie du beau temps.
- Vent du Sud-ouest, de la pluie pour le lendemain.
- Vent du Sud-est, de la pluie dans les prochaines heures.
- Vent qui change de direction souvent dans la journée est signe de beau temps.
- Les pieds de vent signifient, période venteuse pour les prochaines journées.
- Soleil du matin très brillant annonce ennuagement et pluie.
- Brume qui remonte, de la pluie.
- Brume qui s'abat, du beau temps.

- Frimas dans les montagnes, pluie verglassante.
 - Revers après une tempête, beau temps pour une période assez longue.
 - Coucher de soleil rond et rouge, de la grande chaleur.
 - Le soleil se couche le derrière dans l'eau, de la pluie prochaine.
 - La lune avec les cornes en l'air, beau temps.
 - La Grande Ourse (dipper) qui renverse, de la pluie le lendemain.
 - La hauteur des nids de guêpes détermine le niveau de la neige à venir.
 - L'épaisseur des pelures d'oignons, la rigueur de l'hiver.
 - L'eau qui gonfle dans les ruisseaux, annonce de la pluie dans quelques jours.
 - Si le temps de l'Avent entre en mouton, il sortira en lion ou vice-versa; donc s'il fait doux au début de décembre, on peut compter sur un froid rigoureux pour le temps des Fêtes.
 - Un ciel sans nuage ainsi qu'une nuit trop étoilée annoncent pluie ou neige en dedans de deux jours.
 - Un grand halo autour de la lune, petit mauvais temps.
 - Un petit halo, gros mauvais temps.
 - Renouvellement de la lune le matin, température froide.
 - Renouvellement, l'après-midi, temps plus chaud.
 - La première neige précède toujours d'un mois celle qui restera en permanence...
- Et l'on pourrait rajouter encore à ces remarques qui varient ou changent de termes suivant les disparités régionales de notre province

Les chevaux du Québec et de notre région

Les vieux connaisseurs de chevaux, ceux qui ont appris à connaître ce fidèle mais ami oublié de l'homme, souriront sûrement sur cet article que je leur dédie. Pour les plus jeunes qui ne sont pas familiers avec l'histoire agricole du passé, ils se doivent de connaître l'essentiel sur cet animal qui aujourd'hui est remplacé par une machine appelée "tracteur".

Voici ce que dit "Isaac Weld" dans un de ses écrits sur notre système de transport vers 1800.

"Sur toutes les routes principales du Bas-Canada, des postes sont établis à des distances réglées où des chevaux, calèches ou carioles, selon la saison, attendent les voyageurs.

Les chevaux du Québec sont petits et trapus, mais ils sont infatigables, quoique mal nourris et maltraités. On en prend aucunement soin et aussitôt qu'ils ont achevé leur course ou leur travail, on les renvoie dans les champs d'où on les ramène lorsque le besoin se fait sentir".

Il est bien évident que cet historien nous parle du cheval de race "Canadien" surnommé à juste titre "le petit cheval de fer".

Ce cheval, qui doit sa "rusticité" à une sélection naturelle due au climat rigoureux de nos hivers canadiens, a rendu de très grands services lors de la colonisation.

Malgré sa petite taille et un poids variant de 900 à 1100 livres, il ne se désistait jamais au travail. Résistant, courageux, il pouvait être utilisé pendant de longues périodes sans montrer de signes de fatigue. En 1913, le ministère de l'agriculture ouvrit un centre d'élevage de chevaux canadiens qui servit à découvrir les meilleures lignées et à améliorer cette race qui fait maintenant partie de notre patrimoine canadien-français et ce grâce à la société des éleveurs de chevaux canadiens, fondée en 1895.

La race Percheronne:

Le percheron, du milieu du 19e siècle, était un cheval de stature moyenne, solidement bâti, actif et très robuste. Utilisé au début comme cheval de diligence, il fit vite la conquête des agriculteurs comme cheval de trait rapide.

On dit que le croisement de cette race avec l'Ardennais et le Clydesdale donnait des chevaux avec tempérament docile et faciles d'entretien.

Le percheron moderne est un cheval dont la race a subi beaucoup de transformations et nos grands-pères auraient bien de la misère à le reconnaître.

La race Belge:

Le cheval Belge, lors de son introduction au Québec dans le début du 20e siècle, était aussi appelé Ardennais. Classé comme le plus lourd des chevaux de traits, il est cependant très maniable et très calme en plus d'être capable de s'adapter aux conditions les plus diverses. Dans les croisements, il transmet la musculature et l'ossature et augmente considérablement le poids.

La race Clydesdale:

J'ai encore en mémoire le cheval "Clyde" de l'un de mes oncles qui nous faisait bien rire lorsque nous étions tout jeunes enfants.

Ce cheval comme tous ceux de sa race se reconnaît du premier coup d'oeil par les touffes de poils abondantes sur ses pattes; elles s'étendent depuis le genou et le jarret jusqu'au sabot très grand, à corne mince et à talon bas.

Avec une tête trop longue séparée par une bande blanche, un tronc assez allongé et un arrière-train insuffisamment développé, le Clydesdale n'est pas le plus beau de la race chevaline. Cependant sa grande finesse et son tempérament docile font qu'il a toujours été fort apprécié par les agriculteurs québécois.

Les chevaux de l'Ouest:

Les anciens de Ham-Nord se souviennent très bien des chevaux de l'Ouest, importés du Manitoba et de la Saskatchewan.

Ces chevaux élevés à l'état sauvage étaient acheminés par trains jusqu'à Victoriaville pour être par la suite "Drover" chez les vendeurs ou maquignons.

Le "Ouest" que l'on reconnaissait par l'estampe du ranch de sa provenance était fort redouté des forgerons lorsqu'ils devaient lui poser des fers. En plus d'être très difficile à dompter, il était aussi très vulnérable face au choc du transport et d'adaptation à un nouveau climat. On dit que seulement 30% de ces bêtes étaient classées comme acceptables.

Les chevaux de courses:

Un à-côté très en vogue, au début du 20e siècle, était les courses de chevaux.

La paroisse de Wotton possédait déjà son hippodrome depuis 1887 quand M. Pierre Comtois décida, en 1900, d'ouvrir celui de Ham-Nord situé dans les pointes de la rivière Nicolet un peu plus au sud du banc de gravier de M. Cébald Aubert.

Ce sport permettait des exploits de la race chevaline et a joué d'une popularité considérable à cette époque. Parmi les plus vieux, qui ne se souvient du déshonneur que certains ressentaient lorsqu'ils se faisaient dépasser par un concitoyen mieux "greyé". Ces affronts-là méritaient souvent une revanche sur le rond de course.

En conclusion:

Les chevaux en général ont toujours créé un attrait et une certaine compétition chez leur propriétaire, que ce soit pour les sorties, les promenades ou pour les travaux agricoles comme cheval de trait.

Je suis de ceux qui ont travaillé avec des chevaux et je me souviens aussi que l'on s'enorgueillissait de posséder les meilleurs, les plus forts, les plus rapides et obligatoirement les plus beaux.

L'évolution de l'agriculture a provoqué une mécanisation des fermes qui a entraîné une diminution de la population chevaline.

En 1940, on comptait environ 328,000 chevaux dans la seule province de Québec alors qu'en 1980, on en retrouvait à peine 40,000.



Un beau dimanche après-midi en 1945.
Arthur Goulet et ses garçons.

Le temps des sucres d'autrefois

Il est difficile de parler de colonisation et d'agriculture sans faire mention du temps des sucres. Il n'est cependant pas nécessaire de relater la découverte, par les autochtones, de ce merveilleux produit de la nature décrit à l'époque sous l'appellation "sucre du pays".

Quoique progressivement améliorée par les colons et leurs descendants, une industrie de l'érable n'a pas vraiment vu le jour avant le 20e siècle. La raison est qu'autrefois, sans faire appel aux ressources extérieures, on arrivait à se nourrir, à se chauffer et à se vêtir; et naturellement on ne faisait que le sirop et le sucre d'érable

nécessaires à la consommation domestique. D'une région à une autre, les procédés d'entaillage des érables, de la cueillette de l'eau et de la fabrication du sucre variaient légèrement.

Si l'évolution des techniques était plus lente en certains endroits une chose ne différait pas et dans tout "sucrier" se retrouvait un prophète aux aguets, un interprète habile des signaux donnés par la nature et les astres.

L'union des Cantons de l'Est dans son édition du 31 mars 1870, publiait un article de "La Revue Agricole" intitulé renseignements utiles sur la fabrication du sucre d'érable.

Item: RECIPIENTS

Les auges en bois ont plusieurs inconvénients qui les ont fait abandonner pour les chaudières. Les auges donnent un mauvais goût à l'eau d'érable, facilitent son évaporation par le moindre vent et reçoivent toutes les écorces qui tombent de l'arbre. Ces auges sont de plus en plus mauvaises à mesure qu'elles vieillissent. La fabrication de chaudières de fer blanc est très facile et peut se faire par les cultivateurs eux-mêmes. C'est ainsi que M. Girard s'est pourvu de 1200 chaudières pour sa sucrerie. Elles sont de différentes grandeurs selon la grosseur de l'arbre, de sorte qu'il est facile de les emballer les unes dans les autres. Ces chaudières lui reviennent en moyenne à 5 cents tout compris. Elles sont longues et étroites pour éviter les défauts que nous avons signalés pour les auges et sont fixées à l'arbre par un clou.

GOUTTIERES

Elles se font généralement en bois, mais nous recommanderions de les faire en fer-blanc. On peut employer à cela les retailles des chaudières coupées en trois ou quatre pouces de longueur et un pouce et demi de largeur à un bout et un pouce à l'autre. Le bout le plus large est affilé sur la meule puis, façonné en forme de gouge au moyen d'un maillet et de deux bois durs dont l'un est creusé en gouttière, et l'autre arrondi de manière à s'ajuster; ces gouttières sont enfoncées dans l'écorce au marteau.

CHARROI DE L'EAU D'ERABLE

Il se fait avec une voiture et un tonneau traînés à bras ou par un cheval ou un boeuf. Le charroi à bras est trop fatiguant et trop long, et si la sucrerie est bien entretenue et nette de toutes broussailles un traîneau étroit pourra facilement circuler dans toutes les directions. Près de la cabane à sucre il y a un immense tonneau servant de réservoir et muni d'un robinet garni d'un petit tuyau débouchant dans les chaudières à évaporer de manière à les entretenir continuellement par un petit courant de sève.

APPAREILS A EVAPORATION

Généralement, on emploie des chaudières soit en fonte ou en cuivre. Le fer noircit le sucre et doit être faïencé pour donner un bon résultat; les chaudières en cuivre doivent également être étamées.

Les chaudières sont placées au milieu de la cabane et dans ces circonstances il faut beaucoup de bois pour obtenir l'ébullition. Il serait plus économique d'employer quelques briques, même à sec, à construire une espèce de canal recouvert par trois chaudières. Le premier recevrait le plus gros feu et le reste de la chaleur serait utilisé au profit des deux autres avant d'arriver au tuyau destiné à donner du tirage à cette espèce de fourneau et à donner un passage à la fumée.

La conduite de ces trois chaudières demande une attention toute particulière. L'eau d'érable est d'abord versée du réservoir dans le premier chaudron placé près de la cheminée; il est le plus grand et doit être continuellement rempli. Il reçoit un peu de chaux puis on enlève les écumes à mesure qu'elles se présentent à la surface. Après que la sève a été quelque peu concentrée, elle est versée dans le second chaudron, dont les écumes sont jetées dans le premier. Arrivée à une consistance sirupeuse, l'eau d'érable est enfin traversée dans le dernier chaudron après avoir passé à travers des sacs de flanelle placés au-dessus. Ensuite le sirop est amené à une concentration convenable pour la cristallisation.

Aux Etats-Unis, on emploie avec succès pour évaporer l'eau d'érable, de grands "bacs" faits avec une feuille de tôle de huit pieds sur quatre, clouée sur deux madriers de six pouces de hauteur formant les côtés.

Ce "bac" forme le dessus d'un fourneau bâti en mortier de trois pieds de largeur, de manière à laisser six pouces de chaque côté pour appuyer le "bac". A un coin du "bac" se trouve un robinet pour laisser couler le sirop dans le chaudron où se fait le sucre.

Avec cet arrangement, l'évaporation marche à une vitesse étonnante et avec une grande économie de combustible; nous le recommandons à nos cultivateurs, vu qu'il, donne ce magnifique résultat chez nos voisins:

La fabrication du "sucre du pays", surtout dans les premières années de l'établissement des Bois-Francs, demandait un travail assez ardu, assez pénible. Les cabanes à sucre étaient simplement des huttes où les travailleurs étaient exposés aux intempéries de la saison. Aujourd'hui ces installations rustiques ont été remplacées par de véritables petits châteaux où l'on retrouve tout le confort désirable. Le temps est loin où il fallait faire bouillir l'eau d'érable presque à la belle étoile, nuit et jour, rôtissant d'un côté et gelant de l'autre.

VIE SCOLAIRE
SERVICES
A LA
POPULATION

TROISIEME PARTIE



Ecole du rang 6, 1908.

Institutrice, Adélia Parent (Mme Léon Picard) 26 ans.

Les élèves ne sont pas identifiés dans l'ordre.

Filles: Hélène Boutin 14 ans, Antoinette Larose 9 ans, Christine Larose 8 ans, Albany Larose 8 ans, Laura Mercier 8 ans, Flore Carrier 6 ans, Lumina Turcotte 6 ans.

Garçons: Norbert Picard 12 ans, Hector Picard 10 ans, Ludger Picard 8 ans, Robert Picard 8 ans, Oscar Picard 10 ans, Médéric Turcotte 10 ans, Arthur Turcotte 13 ans, Joseph Turcotte 7 ans, Joseph Carrier 8 ans, Napoléon Mercier 10 ans, Joseph Mercier 9 ans, Hector Giguère 6 ans, J.-Baptiste Giguère 8 ans, Albert Giguère 10 ans, Joseph Boutin 12 ans, Albert Paquet 10 ans.

Vie scolaire rappel historique

Sans vouloir faire un véritable compte-rendu de la longue histoire scolaire du Québec, il est peut-être bien, cependant, d'en connaître les grandes lignes.

Sous le régime français, l'éducation, autant dans les campagnes que dans les villes, était assurée par le clergé catholique. Le curé veillait aux bonnes moeurs des enseignants et s'assurait que le catéchisme était au programme. Les fabriques contribuaient en grande partie à l'érection et à l'entretien des écoles.

Après 1763, sous le régime anglais, l'éducation ne sera pas inscrite comme une priorité par les conquérants. Cependant, vers 1801, percevant l'école comme un instrument d'assimilation, l'autorité impériale tenta d'intégrer les écoles catholiques-françaises au système d'enseignement protestant-anglais.

Le Clergé d'alors, par la voix de Monseigneur Plessis, défendit à ses prêtres de participer à l'établissement d'un tel régime. La méfiance qu'éprouvait déjà le canadien-français vis-à-vis l'éducation s'enracina encore plus profondément dans son esprit, pour des années à venir. Le problème éducationnel majeur, pour les décennies suivantes, sera alors de convaincre les parents d'envoyer leurs enfants à l'école.

En 1824, voyant le peu de succès obtenu, le gouvernement passa alors la "loi des écoles de fabriques" qui donnait un statut confessionnel destiné uniquement aux catholiques. Cette loi autorisait chacune des fabriques de paroisse à consacrer jusqu'à un quart de ses revenus annuels à la construction et à l'entretien des écoles. Cependant, à cause d'une croissance démographique rapide, le pouvoir ecclésiastique ne put subvenir financièrement aux besoins d'une population scolaire grandissante. A cette époque, plus de 90% des Canadiens-français occupaient la campagne.

En 1832, une autre loi introduisit le premier véritable code scolaire qui permettait aux écoles d'être subventionnées par l'Etat, dans la mesure où celles-ci fonctionnaient pendant au moins 90 jours, à raison d'une présence de 20 enfants par jour.

Sous cette réforme, le député assumait la surveillance générale des écoles de son comté; on assista alors à la naissance de cette institution populaire que fut l'école de rang. Il s'agissait encore d'une loi temporaire qui prit fin en 1836. Durant une période de cinq années,

le Bas-Canada (Québec) se retrouva privé de législation scolaire, ce qui obligea les parents et le clergé d'assumer à leurs frais le fonctionnement des écoles de leur paroisse.

Dans les années qui suivirent, on assista alors à toutes sortes d'essais qui donnèrent naissance au premier Conseil de l'Instruction publique, répondant à un besoin longtemps ressenti de séparer l'éducation de la politique.

On créa alors le poste de "Commissaires d'écoles". Ceux-ci devaient veiller à ériger des écoles, engager des professeurs, à adopter des programmes scolaires et surtout, en répartir le coût entre propriétaires. A cause de cette dernière obligation, cette loi qui remplaçait la contribution volontaire par une taxe obligatoire fut, au début, très impopulaire. Cependant, c'est par ce moyen qu'on espérait inciter les parents à envoyer leurs enfants à l'école.

Sources "Education Québec"

Il faut dire qu'à l'époque des grandes colonisations, bien peu de gens croyaient en l'utilité et la nécessité de l'enseignement, préférant garder les jeunes sur la ferme pour y "faire de la terre".

Un extrait du "Journal des Trois-Rivières"

Copie du 20 juin 1865 prouve très bien ces dires.

"L'enfant du laboureur élevé à l'école est à quinze ans, inhabile aux travaux de la ferme et bien pis, il n'en a pas le goût... la science a flatté son orgueil, diminué son respect pour les parents et allumé son ambition qui ne s'éteindra plus. Les yeux continuellement fixés sur un seul but, la conquête du bien-être par la richesse, il vivra malheureux et son malheur rejaillira sur ceux qui l'entourent."

Ce texte, je crois, reflète bien la pensée du colon de l'époque qui croyait sincèrement voir saborder son autorité par l'éducation.

Malgré tous ces préjugés, des hommes tenaces et énergiques de notre paroisse fondèrent, en 1861, la première Corporation scolaire du Canton de Ham.

Les dénommés Pierre Masson, Esdras Boudreau, Hilaire Boudreau, Calixte Provencher, Firmin Duquet, acceptèrent les postes de commissaires de la dite Corporation, tandis que Jos-Octave Gaudet, personnage légendaire établi sur la terre actuelle de Raymond Comtois, accepta la charge de secrétaire-trésorier, poste qu'il assumait jusqu'à 1868, pour être par la suite remplacé par Patrice Blais, pour les cinquante autres années.

Lors de fouilles aux archives nationales du Québec, j'ai retrouvé la correspondance de J. Octave Gaudet et du bureau d'éducation de Montréal, dirigé par l'honorable Pierre Olivier Chauveau, lui-même le premier à diriger le gouvernement du Québec, après son entrée

dans la confédération. Monsieur Chauveau occupa le poste de surintendant de l'Instruction publique sous le règne des deux Canadas.

Dans cette correspondance, j'ai retenu quelques lettres datées de 1862 à 1868 et qui traitent des débuts de notre système scolaire dans le Canton de Ham.

5 mars 1863

Honorable P.J. Olivier Chauveau du bureau de l'éducation Montréal.

"Monsieur, en 1862, la corporation scolaire de Ham a reçu du département de l'argent supplémentaire c'est-à-dire, \$30.00 le 18 février 1863, \$12.62 pour les derniers six mois de 1862 et \$56.34 pour les premiers six mois de 1864. Donc, nous avons reçu \$98.96 avec la somme supplémentaire de \$30.00 du début.

Cette somme a été versée pour les écoles des arrondissements No 2 et No 3 annexés au No 5.

Il y avait aussi l'école No 1, c'est-à-dire, celle de la chapelle. En 1862, cette dernière fonctionnait sous la régie des syndics de l'arrondissement No 1 et ceux-ci ont remis cette école aux commissaires sous la date du 13 juillet 1863.

Donc, cette école, non reconnue du Ministère, enseigne à autant d'enfants à elle seule que les deux autres ensemble. Ces deux dernières ont 45 enfants à leurs deux et l'école de la chapelle, 40 enfants à elle seule, donc, nous sommes en droit d'espérer de l'aide."

Votre tout dévoué,
J.O. Gaudet, secrétaire-trésorier.

La réponse du Ministère Chauveau:

"La part d'allocation est faite à chaque municipalité scolaire d'après le recensement et non d'après le nombre d'écoles, donc, pas d'aide supplémentaire."

29 mars 1863

"Je transmets, par la présente, les diplômes de Mesdemoiselles Marie Mailhot de Bécancour et Délima Beaumier de Gentilly, toutes deux institutrices dans le Canton de Ham, Comté de Wolfe.

Concernant mademoiselle Julienne Bourque de Nicolet, vous avez sûrement son diplôme à votre bureau d'éducation puisque vous ne m'en parlez pas. Je souhaiterais que vous me le retourniez par retour du courrier.

Aussi, je désirerais recevoir le chèque cette semaine si possible. Ici, nous sommes bien loin dans le bois et la malle ne vient qu'une fois par semaine, le samedi.

*Votre tout dévoué J.O. Gaudet
secrétaire-trésorier*

11 novembre 1863

Bureau de l'Éducation de Montréal
L'Honorable P.J.O. Chauveau

*"Monsieur,
La loi qui dirige les conseils locaux à l'égard de perception de cotisation est substituée aux écoles, donc, je désirais savoir;
Premièrement, si j'aurais le droit de saisir moi-même comme secrétaire-trésorier scolaire pour cotisation scolaire.*

Deuxièmement, est-ce qu'il me faut payer mes lettres quand je m'adresse vers le bureau d'éducation.

*Je suis votre très obéissant serviteur,
J. Octave Gaudet,
secrétaire-trésorier*

19 mars 1864

A cette date, le bureau du Ministre de l'Éducation écrit à la Corporation scolaire de Ham, les adjoignant de payer au plus tôt, Made-moiselle Céline Chrétien de St-Amboise de Lorette, qui a terminé son école le 1 août 1863 et à qui il revient une balance de salaire de \$19.00, due depuis 8 mois.

30 avril 1864

Pierre Masson, président de la Corporation scolaire de Ham, répond au ministre Chauveau dans une longue lettre et lui explique que les coffres de la dite Corporation sont vides et que l'on compte sur la prochaine imposition de taxes pour payer ce dû. De plus, il explique que l'erreur a été au niveau de droits de taxation, ne s'appliquant pas sur les lots vacants de la couronne (gouvernement).

5 mai 1864

Suite au rapport de l'inspecteur d'école qui se plaint de la dette de la corporation scolaire de Ham qu'il considère très élevée, le ministre Chauveau, mécontent, réclame la démission du secrétaire-trésorier Octave Gaudet en le qualifiant d'incapable.

En fait, selon ce même rapport, la dette s'élevait à 7 louis et 5 chelins l'équivalent de \$27.80. Suite aux remarques de Chauveau, le président Pierre Masson lui écrivit une lettre de deux pages où il vante les mérites d'Octave Gaudet comme étant un jeune homme

instruit, intègre et dévoué et de plus, il n'était aucunement question de le remplacer.

Il semble que l'apport de nouvelles taxes pour l'année 1864, suite à l'arrivée massive de nouveaux colons, contribua à solutionner le problème.

Finalement, une lettre adressée au ministre à la fin de mai 1864 mentionne que le montant dû à Mlle Chrétien a été payé le 21 courant.

28 juillet 1865

Face à de nombreuses difficultés et à des problèmes financiers de la part de certaines municipalités scolaires, le gouvernement du Bas-Canada exigea de la part des commissaires d'écoles, une caution qui pourrait éventuellement garantir la dette.

Voici le texte de cet engagement contractuel inscrit au Bureau d'Enregistrement de Wolfe à Ham-Sud, chef lieu de ce comté:

"Jos Octave Gaudet, Esdras et Hilaire Boudreau, nous nous reconnaissons conjointement et solidairement endettés envers la corporation scolaire de Ham en la somme de \$600.00, en garantie pour l'unique et au profit de la dite Corporation scolaire.

En présence de Calixte Provencher et de Firmin Duquet, les témoins, nous nous obligeons par le parfait et entier paiement de la dite somme et nous hypothéquons spécialement les propriétés à savoir: le dit lot d'Octave Gaudet, 42 rang A, sud-ouest et pour les dits Esdras et Hilaire Boudreau, une certaine propriété, portant les numéros # 26-27 du rang 4.

Attendu que Octave Gaudet a été nommé secrétaire-trésorier des commissaires d'écoles et attendu que les dispositions de l'acte concernant l'allocation provinciale en faveur de l'éducation supérieure et des écoles normales du Bas-Canada en 1861. Les dites cautions d'Esdras et Hilaire Boudreau ont été, par le président des dits commissaires d'écoles, approuvées comme cautions et reconnues devant le juge de paix pour le paiement."
(fin de citation)

Ceci illustre assez bien le désir louable de certaines personnes de faire avancer l'éducation dans notre paroisse en acceptant d'hypothéquer tous leurs biens comme l'ont fait ces trois personnages.

Il faudra cependant plus de quarante années de lutte acharnée pour maintenir des écoles afin que les gens comprennent bien et acceptent cette nécessité, qu'est l'instruction.

Le témoignage du journal "Le pionnier de Sherbrooke" dans

son édition du 12 octobre 1900, relatant la cérémonie de bénédiction de l'église de Ham-Nord, nous en donne une plus juste description.

Et je cite:

"nous ne rendrions pas justice aux Dames de Ham-Nord, en ne leur offrant pas nos plus sincères félicitations pour le superbe banquet qu'elles ont si généreusement offert à sa Grandeur Mgr. Paul Larocque et aux membres du clergé qui l'accompagnaient, ainsi qu'aux nombreux invités.

Le secret de tant de savoir-faire et de savoir-vivre au sein de nos familles rurales se trouve dans l'influence exercée par nos institutions d'enseignement.

Si d'un côté, on peut reprocher à nos couvents d'être l'occasion pour un grand nombre de filles de cultivateurs, de sortir de leur voie et de devenir une source d'ennuis pour leurs parents, d'un autre côté, il faut reconnaître les immenses bienfaits dont ils sont la cause en préparant des institutrices compétentes pour présider à l'enseignement primaire et en formant des épouses chrétiennes qui pour avoir reçu une bonne éducation, n'en font généralement pas moins des ménagères accomplies.

Voilà ce qui est constaté chaque jour par des esprits observateurs et ceux qui, pour des fins plus ou moins avouables, osent prétendre que l'instruction ne se développe pas suffisamment dans nos campagnes, auraient dû assister à la magnifique démonstration qui a eu lieu à Ham-Nord le 2 octobre dernier".
(fin de citation)

Ce journal, en relatant les faits de cette journée, parle de cette fête comme le triomphe de la colonisation; il aurait bien pu parler aussi du triomphe de l'éducation dans le Canton de Ham.

14 février 1866

Le rapport de l'inspecteur J. Bruces des Cantons de l'Est signale le fait que les enfants du Canton de Ham ne fréquentent pas assez l'école, ne savent lire, épeler et calculer assez bien.

Celui-ci fait aussi mention de négligence de la part de Mlle. Julienne Bourque, enseignante dans l'arrondissement # 1, dans la chapelle du village.

20 mars 1866

Dans une lettre adressée à la Corporation scolaire de Ham, l'Honorable P.O. Chauveau autorise l'achat de livres nouveaux, notamment:

— *La géographie moderne*

— *Le nouveau traité*

— *La grammaire française élémentaire*

— *L'Histoire du Canada*

— *Le traité d'Arithmétique de Jean-Antoine Bouthillier.*

1868

Patrice Blais remplace J. Octave Gaudet comme secrétaire-trésorier de la Corporation scolaire de Ham. Ce changement coïncide avec l'arrivée du Curé Lemire qui entreprit la construction d'un presbytère (maison de Jean-Louis Goulet) qui servit d'école en 1869-1870, pour l'arrondissement No 1 afin de permettre la finition de la chapelle.

C'est seulement en 1871 qu'est érigée la première maison d'école du village sur le terrain de la fabrique en face de l'église. Cette maison qui servit pour l'enseignement jusqu'en 1915 est aujourd'hui la propriété de Gisèle et Armand Roy.

1876

Le rapport du Curé Lemire à l'évêque de Sherbrooke fait état qu'il y a seulement 22 garçons et 40 filles fréquentant deux écoles. Pour des raisons non mentionnées, il n'eut pas de classe cette année-là à Fecteau's Mills.

1885

A cette date (*St-Adrien détaché de Ham-Nord*), on compte 9 maisons dirigées par 8 maîtresses non-mariées et un maître.

1888

L'Honorable Honoré Mercier, premier ministre de la province de Québec de 1887 à 1891, met sur pied une forme d'enseignement pour les adultes qui veulent apprendre à lire et à écrire.

Cette formule appelée "*l'école du soir*" a été des plus profitables pour beaucoup de gens qui n'avaient pu fréquenter l'école dans leur bas âge.

1891

Le recensement national de ladite année confirme que les canadiens-français, établis dans les cantons de l'est, ont le plus haut pourcentage d'illettrés dans la catégorie des 20 ans et plus.

1894

Suivant la directive du conseil de l'instruction publique, la Corporation scolaire de Ham-Nord accède à la demande des enseignants désirant être rémunérés mensuellement au lieu de deux fois par année; leur maigre salaire n'est pas augmenté pour autant.

1896

Le rapport du surintendant de l'instruction publique, M. Jean-Baptiste Meilleur, mentionne que la moyenne d'élèves par classe, dans la province de Québec, est maintenant de 31.

Il parle aussi de la désuétude des maisons d'école du Québec: elles sont mal éclairées, froides durant l'hiver en plus de ne pas toujours être situées au bon endroit.

1898

Les corporations municipales et scolaires de Ham-Nord sont amputées une deuxième fois d'une partie de leur territoire, par la fondation de la nouvelle paroisse de Notre-Dame de Lourdes de Ham.

De ce qui reste de Ham-Nord, les cinq écoles en fonction sont situées aux endroits suivants:

Rang 3	lot 24 d	
Rang 5	lot 19 b	
Rang 6	lot 18 b	
Rang A sud ouest	lot 21 b	(Beaudoin centre)
Rang A sud-ouest	lot 44 c	(Village)

1907

Suite au rapport de J.M. Turcotte, inspecteur d'écoles qui demande que l'arrondissement No 5, Rang des Chutes, soit divisé pour cause de trop d'enfants, il est décidé de louer de M. Honoré Vézina, l'ancienne maison de Louis Martin pour y tenir une classe.

(Actuelle demeure de Michel Leblanc).

1913

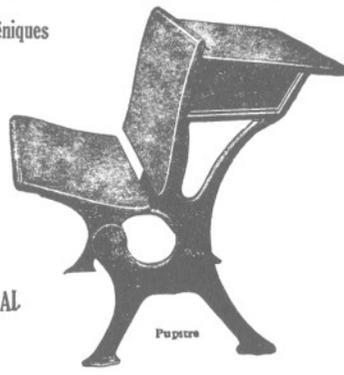
L'inspecteur Turcotte revient à la charge contre l'école des Chutes, très désuète; urgence de rendre cette maison plus chaude et de plus, le lit de l'institutrice ne saurait être toléré plus longtemps dans la classe.

1914

La municipalité et la corporation scolaire acceptent de construire conjointement une nouvelle école de deux classes et d'une salle publique dans le village. Cette nouvelle école permet en plus du cours élémentaire, de donner le "Cours Modèle" et académique. Pour ces cours, les autorités engagèrent une institutrice chevronnée en la personne de Mlle. Philomène Larrivière.

Ce projet visait à permettre aux élèves talentueux de poursuivre leurs études sans être obligés de s'expatrier de la paroisse. De plus, il permit la formation d'institutrices avec une certaine compétence pour diriger nos écoles élémentaires locales.

Mobiliers Scolaires Hygiéniques
VILAS

Le pupitre le plus populaire sur le marché.

Pupitres PEERLESS Pupitres Simples IMPERIAL

Les Mobiliers Scolaires Hygiéniques de la Compagnie Vilas sont tous fabriqués sur la surveillance constante d'experts du commencement à la fin, c'est-à-dire depuis les matériaux bruts jusqu'au produit final. Chacune des opérations est contrôlée séparément et chaque article qui sort de l'établissement est le meilleur qu'il soit possible de produire avec des matériaux spécialement choisis.

Ce qui veut dire que lorsque vous achetez un Mobilier Scolaire Hygiénique Vilas vous vous assurez —
Valeur - Service - Satisfaction.

DEMANDEZ' NOS PRIX ET CATALOGUES
LA LIBRAIRIE LANGLAIS, Limitée - - - - QUEBEC

Les matières au programme étaient:

- les grammaires française et anglaise enseignées d'une manière analytique.
- la géographie avec l'usage des cartes et des globes terrestres.
- les rudiments de l'histoire et ceux de l'art épistolaire.
- l'arithmétique dans toutes ses parties.
- connaissances scientifiques usuelles:

Hygiène
Agriculture
Physique
Cosmographie

- la tenue des livres en parties simple et double
- et le calcul mental.

Après avoir complété ces études avec succès, les jeunes filles pouvaient se présenter pour passer les examens exigés par les écoles normales et obtenir un diplôme d'enseignement.

1917

La population de Ham-Nord est de 1,190 personnes ou 240 familles. Il y a aussi 302 enfants d'âge scolaire qui fréquentent onze des douze maisons d'écoles existantes, entièrement dirigées par des maîtresses toutes natives et demeurant dans notre paroisse, à l'exception de Mlle Larrivière. Leur salaire est de cent cinquante dollars par année (\$150.00).

Ecole No 1 (village)	- Mlle Philomène Larrivière
	34 élèves (cours Modèle)
	- Mlle Aurore Juneau
	51 élèves

Ecole No 2 Chemin St-Philippe	— Mlle Berthe Leblanc 19 élèves
Ecole No 3 Rang 3	— Mlle Lydia Poisson 19 élèves
Ecole No 4 Rang 10, Wolfestown	— Mlle Imelda Labrecque 23 élèves
Ecole No 5 Rang des Chutes	— Mlle Maria Labrecque 47 élèves
Ecole No 6 Rang 6	— Mlle Christine Larose 23 élèves
Ecole No 7 Grand chemin	— Mlle Lydia Pouliot 28 élèves
Ecole No 8 Rang 8	— Mlle Alice Brulotte 16 élèves
Ecole No 9 Beaudoin Centre	— Mlle Symphorose Lajeunesse 26 élèves
Ecole No 10 Rang de la Montagne	— Pas de classe cette année-là
Ecole No 11 Rang 6	— Mlle Albanie Larose 16 élèves

1918

La Corporation scolaire achète des livres de messe et des chapelets pour les élèves, comme récompense de fin d'année. A la même séance, il fut aussi décidé de faire poser l'eau et creuser des puits au lieu d'aller chercher l'eau chez les voisins.

Le premier juillet, Monsieur Patrice Blais, après de loyaux services, démissionne comme secrétaire-trésorier de la corporation scolaire de Ham-Nord, après s'être acquitté de cette tâche pendant cinquante années. Il fut remplacé par Monsieur J. Welly Desloges aux mêmes conditions. Monsieur Félix Garneau, pour sa part, occupe la présidence de la dite corporation.

1923

Dans leur nouveau contrat, les institutrices sont obligées de demeurer dans les écoles, durant les mois d'hiver, pour chauffer les poêles et garder les enfants à coucher, lors de grands froids et de grosses tempêtes.

1925

Le 3 septembre, de ladite année, M. Alfred Comtois accepte le



Elèves de l'école du village, novembre 1918.

Mlle Maria Larose, (sous la flèche) enseignante au cours élémentaire. A sa gauche: Mlle Philomène Larrivière, enseignante au cours modèle. En avant: Monsieur le curé Lemire et son vicaire Léon Mathias Lemay.

poste de secrétaire-trésorier de la commission scolaire en remplacement de M. J. Welly Desloges, démissionnaire.

1932

Lundi, le 2 mai, est une journée de corvée pour la plantation d'arbres devant l'église et l'école du village. On fait de même pour toutes les écoles de rangs de la paroisse.

1939

Suite à l'incendie de l'école du rang trois, survenu à la fin du mois de mars, Mlle Jeanne Houde continue l'enseignement dans la cuisinette d'été de la demeure de la famille Joseph Provençal. L'école de cet arrondissement, reconstruite durant l'été par M. Ulric Comtois, fut inaugurée en septembre de la même année.

1944

Les autorités scolaires de la paroisse décident de la reconstruction de l'école du village et font appel à des religieuses. Les Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus acceptent de dispenser l'enseignement. Sous la direction de Soeur St-Jean du Divin Coeur, la nouvelle école accueille 102 élèves, le 11 novembre.

Le coût de ce bâtiment s'élève à \$23,907.62. S'ajoutent à ces

frais, \$897.17 à l'architecte, J.Aimé Poulin, \$1,161.10 pour le mobilier des religieuses et \$323.85 pour l'ameublement des classes.



Soeur St-Jean du Divin Coeur.

1950

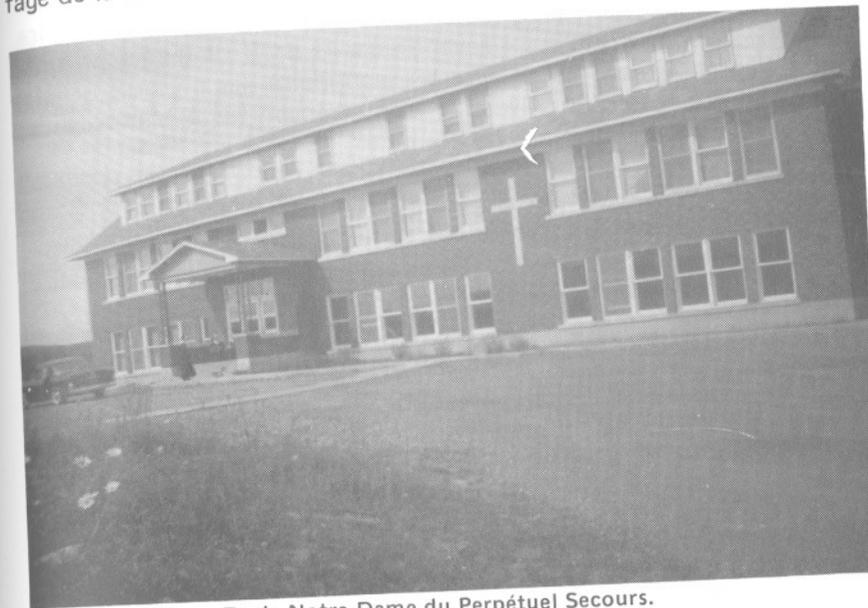
Pour remplir une exigence de Mgr l'Archevêque de Sherbrooke qui demande une appellation mariale pour tous les établissements éducatifs, le couvent est alors reconnu sous le nom de Académie de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Ce bâtiment servit à l'éducation de 1944 à 1960 pour devenir par la suite, le foyer Sts-Anges, dirigé à ce jour par M. Réal Lavertu.

1957

Des pourparlers commencent, en vue d'une centralisation des écoles le plus tôt possible. On fait ressortir les grands avantages de ce nouveau système: l'entretien d'une bâtisse unique, une seule division par classe ainsi qu'une modernisation systématique.

1958

Les institutrices des écoles de rang gagnent de \$900.00 à \$1200.00 dollars par année. A ce salaire s'ajoutent \$100.00 dollars pour l'entretien de l'école qui comprend: balayage et lavage des planchers, chauffage de la fournaise à bois, etc...



Ecole Notre-Dame du Perpétuel Secours.

1959

Située derrière l'église, l'école Notre-Dame du Perpétuel Secours compte dix classes, une salle de récréation ainsi qu'un local pour les religieuses.

1960

Les dés sont jetés; les écoles de rang de Ham-Nord sont fermées et vendues aux enchères. Les élèves sont transportés par autobus vers le village où une spacieuse école les accueille.

1961

L'école centrale étant devenue trop petite pour accommoder tous les étudiants de la paroisse, les commissaires font construire l'école Dominique Savio pour dispenser l'enseignement aux élèves de la maternelle à la quatrième année inclusivement.

1965

La régionalisation se fait graduellement; les autorités gouvernementales, dans un premier schéma, tentent d'orienter nos enfants vers la région de Disraëli et de Thetford Mines. Face à des pressions

de la part des gens de Ham-Nord, ils se ravisent et optent pour le territoire de Victoriaville.

1969

Par la centralisation régionale, notre paroisse fait désormais partie de la Commission Scolaire de Victoriaville, avec un commissaire local chargé de nous représenter. Non sans peine, il lui faudra l'appui de la population pour revendiquer le droit de dispenser localement l'enseignement aux élèves du secondaire des niveaux I-II-III-IV, tandis que ceux du niveau V sont transportés à Victoriaville, matin et soir sur une distance de 25 milles.

1968

Une classe dite maternelle est aménagée pour le groupe des enfants de cinq ans; Madame Claire Drouin-Lavertu en est le titulaire.

1972

Une nouvelle bataille se fait pour maintenir ouvertes les classes du niveau secondaire dans notre paroisse. La population de Ham-Nord envahit les locaux de la Commission Scolaire à Plessisville pour réclamer de nouveau ce droit basé sur le bien-être des élèves.



Ecole Dominique Savio.

Le conseil des commissaires accède à la demande des parents, non sans faire valoir que les élèves de Ham-Nord n'ont droit qu'à un cours général et ne peuvent malheureusement profiter des services de spécialisation qui sont offerts à la Polyvalente de Victoriaville.

1988 — Vie éducative de Ham-Nord:

L'école Notre-Dame du Perpétuel Secours et l'école Dominique Savio font partie de la Commission Scolaire de Victoriaville, depuis plus de vingt ans.

L'enseignement primaire est dispensé à une centaine d'élèves avec cinq titulaires, de la première à la sixième année. Aussi, chaque année, de vingt à trente enfants fréquentant les maternelles 4 ans et 5 ans sont accueillis quotidiennement par deux éducatrices.

En plus de l'enseignement régulier, d'autres matières telles: l'anglais, la musique, l'éducation physique sont dispensées par des enseignants spécialistes. L'animateur de pastorale et le professeur de formation morale s'ajoutent à l'équipe. D'autres services sont aussi offerts à l'élève, à certaines périodes de l'année scolaire, par différents spécialistes: l'orthopédagogue, le psychologue, l'infirmière et l'hygiéniste dentaire.

Les études primaires terminées, les étudiants ont la chance de poursuivre leurs cours secondaires à Ham-Nord. Cinq professeurs assument l'enseignement des groupes secondaires I-II-III et IV à une cinquantaine d'élèves. D'autres services complémentaires sont assurés tout au cours de l'année.

La vie scolaire actuelle et son équipe enseignante ne manquent pas de dynamisme. De nombreux projets surgissent en collaboration avec la communauté paroissiale et se concrétisent grâce à la participation active des groupes impliqués. La direction de l'école constitue un apport précieux à la réalisation de l'organisation scolaire et de projets particuliers. L'implication de tous ces intervenants: dirigeants éducateurs, prêtres, les parents par le biais du comité d'école, tous favorisent le développement de l'enfant et sa formation personnelle.

Au terme de leurs études primaires et secondaires à Ham-Nord, plusieurs étudiants poursuivent des études collégiales ou universitaires pour parfaire leurs connaissances et atteindre leur idéal tandis que d'autres se dirigent vers le secteur des métiers qui favorise leur intégration sur le marché du travail.

Les écoles de rang

L'école de rang, cette institution populaire qui précède le système d'enseignement actuel, n'aura duré qu'un peu plus d'un siècle et sa fonction fut celle d'instruire les enfants des campagnes.

Pour nous, les plus de cinquante ans, l'école de rang représente dans notre pensée beaucoup plus qu'un simple passage où l'on a appris le catéchisme et l'alphabet. L'école de rang c'était aussi le lieu de société de l'arrondissement où les parents se rencontraient lors de soirées actées, à l'examen de fin d'année ou pour pratiquer certains usages religieux comme les prières du "Mois de Marie". De tendres souvenirs mêlés de petites gloires et de légers chagrins s'y rattachent.

Pour les habitués de l'ancien paysage campagnard, la maison d'école était un repère dans le rang; telle famille demeurait en deçà ou de l'autre côté de l'école et bien heureux le cultivateur qui pouvait dire "ma terre est située à un ou deux arpents de l'école...".

Physiquement, les premières écoles de rang de Ham-Nord, comme pour le reste de la province, étaient très modestes. Construites sur des poteaux, sans cave, elles mesuraient environ 24 pieds par 20 pieds anglais. Elles étaient lambrissées en planches debout à l'extérieur et horizontalement à l'intérieur. Un hangar à bois était construit directement à l'arrière de l'école et un peu plus loin, on retrouvait les latrines en passant par un corridor couvert.

Ces maisons d'écoles, érigées sans aucun plan et à la corvée, étaient très froides durant l'hiver. Aussi avait-on recours à un poêle à deux et même trois ponts pour la réchauffer. Le mobilier, si nous excluons le poêle et les pupitres des élèves, comprenait une estrade occupée par le bureau de l'institutrice sur lequel elle déposait sa cloche d'appel, un crucifix, accompagné d'un cadre représentant la Sainte-Vierge ou le Sacré-Coeur, une lampe à l'huile sur une tablette, un tableau noir, une pendule, un globe terrestre, un boulier compteur et des cartes géographiques. En l'absence de vestiaire, les murs de la classe étaient décorés de crochets.

Pour permettre aux maîtresses de prendre pension à l'école, on aménageait un local, souvent au deuxième plancher.

La crise économique de 1929-1939 empêcha la réfection de nos écoles de rang qui en plus d'être désuètes, ne répondaient plus depuis bien longtemps aux besoins d'une population rurale toujours grandissante. De 1941 à 1945, le gouvernement comprit le besoin réel de reconstruire et dans bien des cas, relocaliser les écoles de rang de notre paroisse. Plus question maintenant de construire sans plan. Ainsi la Commission Scolaire de Ham-Nord arrêta-t-elle son choix sur le plan No 1204 de 16,000 pieds cubes pouvant accommoder de 30 à 35 élèves. Ce plan était alors fourni par le département de l'Instruction publique.

Ces écoles comprenaient: une classe, un vestiaire, un vestibule, une chambre et une petite cuisine au premier plancher. On accédait au second étage par un escalier, où l'on retrouvait deux et même

quatre chambres à coucher en prévision de garder les enfants pour la nuit, lors de grosses tempêtes et de froids intenses.

Plusieurs de ces écoles modernes avec des fondations en ciment, un chauffage à bois central, de l'eau courante et des cabinets d'aisance, furent construites par M. Ulric Comtois, menuisier et manufacturier de portes et châssis de Ham-Nord.

Dans le dixième rang, on construisit une école supplémentaire dans le bout des Grimard et des Roy pour accommoder les enfants qui devaient auparavant parcourir chaque jour, près de six milles, aller et retour.

Par contre, le sixième rang fut amputé d'une école située dans le bout des Giguère, près du petit chemin menant au huitième rang. Le rang des chutes, pour sa part, fut doté d'une vaste école à deux classes.

Pour chauffer ces écoles de rang, dans les débuts de la colonie, les parents d'enfants d'âge scolaire devaient fournir une demi-corde de bois d'une longueur de deux pieds et demi pour chaque élève, par année, ou bien, il fallait déboursier 8 centins par mois pour les enfants de 7 à 16 ans, fréquentant cette institution.

Après 1900, on procédait à la vente des contrats de fourniture de bois de chauffage par la "Criée", sur le perron de l'église, après l'annonce publique en chaire et avis affiché précédemment suivant la loi.

Le dit bois était alors livré et mesuré dans la cour de l'école et au printemps à la fin du mois de mai, les enfants, sous la surveillance du régisseur, rentraient et cordaient tout ce bois dans le hangar ou la cave. Après la visite de monsieur l'inspecteur des écoles, les enfants avaient alors droit à une journée de congé si le travail avait été bien accompli.

Je crois que l'on pourrait parler longuement de l'école de rang. Considérée comme le "vestibule de l'église", elle était en fait une véritable institution ayant une structure administrative locale propre, avec un commissaire élu périodiquement par arrondissement. Dirigée par une institutrice qui s'intégrait à un cadre hiérarchique constitué du prêtre, de l'inspecteur d'école et du surintendant, l'école de rang renforçait la vie paroissiale par une foule de manifestations sociales.

Pendant plus de cent trente années, les écoles de rang ont tout vu, tout entendu de notre histoire, le meilleur et le pire. Si ces écoles de rang pouvaient parler....

L'inspecteur d'écoles

Qui d'entre nous, les plus âgés, ne se souviennent de l'inquiétude et de l'émoi que causaient les visites de l'inspecteur d'écoles. Avertis d'avance, par le commissaire de l'arrondissement, de la date de cette visite, c'était alors le branle-bas général où il fallait mettre de l'ordre dans nos pupitres, recouvrir nos cahiers et livres à neuf et aider la maîtresse à faire le grand ménage de la classe. Il fallait aussi, cette journée là, soigner un peu plus sa tenue vestimentaire et son apparence par un coup de peigne supplémentaire.

Toujours accompagné du président et d'un commissaire, c'est d'une seule voix, en chœur, que l'on disait: "Bonjour Monsieur l'Inspecteur". Il faut dire que la maîtresse avait bien pris soin de nous pratiquer, en plus d'insister sur les recommandations c'est-à-dire ce qu'on devait faire et ne pas faire.

Cette visite de l'inspecteur des écoles était toujours d'une solennité peu commune et les institutrices respiraient d'aise si l'examen avait été concluant, ce qui méritait un congé au choix de l'institutrice.

Le premier inspecteur d'écoles à visiter le Canton de Ham fut un certain Mister J. Bruces de Sherbrooke, remplacé en 1867 par Michael Thomas Stenson. Ce dernier, un irlandais catholique dont on disait le plus grand bien, vint habiter Wotton en 1862 à titre de maître d'école. Après quelques années d'enseignement, il obtint en 1867, un mandat d'inspecteur d'écoles pour les Cantons de l'Est. Il demeura à ce poste jusqu'en 1896 où il remit sa démission pour se lancer en politique comme député. Les autres inspecteurs qui ont visité notre paroisse, par la suite, sont dans l'ordre:

Messieurs:	J. Evariste Genest-Labarre	1897-1910
	J. Marie Turcotte	1910-1937
	J. A. Beudet	1937-1940
	Cyrice Blanchette	1940-1953
	Ludger, Armand Mailhot	1953-1960

Avec le renouveau scolaire, suite aux recommandations de la Commission Parent, le poste d'inspecteur d'écoles fut supprimé. Monsieur L. Armand Mailhot, le frère de Mme Laura Mailhot Larriée de notre paroisse, est décédé à Weedon, en novembre 1987.

En plus de surveiller la qualité de l'enseignement, l'inspecteur d'écoles, de par les fonctions qui lui étaient assignées, devait faire un rapport détaillé de l'état de chaque maison d'école, conforme aux

exigences des règlements du Département de l'Instruction publique et du Comité catholique provincial.

Le régisseur d'école

Après le commissaire d'école, le régisseur était celui qui détenait le plus de pouvoir. Celui qui acceptait cette charge devait obligatoirement demeurer à faible distance de l'école. Son rôle était de voir à l'entretien du bâtiment, du puits ou de l'aqueduc, vider les latrines, réparer la clôture de la cour, remplacer à l'occasion un carreau qu'un enfant avait le malheur de briser et surtout de chauffer l'école les fins de semaine lorsque la maîtresse était absente.

Son salaire se limitait souvent au prestige de sa fonction. Malheureusement, il semble que certains de ceux-ci outrepassèrent leur rôle et pour toutes sortes de raisons, usèrent de mesures discriminatoires vis-à-vis certaines institutrices.

La maîtresse d'école

Parler du système éducationnel du siècle dernier sans parler de la maîtresse d'école serait, par exemple, comme parler de la forge sans glisser mot du forgeron.

Dans la société traditionnelle du temps, elle était probablement la seule femme à détenir un statut social important dans la communauté. Aussi, une famille était bien parvenue si elle avait sa "maîtresse d'école" et un garçon avait bien rencontré s'il en avait épousé une. Personnage central de l'école, l'institutrice devait s'appliquer à sauvegarder et développer les valeurs culturelles du rang. Entourée d'une part, d'un respect particulier, elle devait, en contre-partie, surveiller sa conduite et sa tenue.

Les articles 13 et 14 des règlements d'écoles en vigueur pour les années 1870 étaient sans équivoque et se lisaient comme suit:

Règlement 13:

"Les institutrices doivent être l'exemple de l'arrondissement où elles font l'école, par leur modestie, leur décence, leur réserve dans leurs paroles et actions ainsi que par leur assiduité à fréquenter les sacrements."

Règlement 14:

“Les institutrices doivent aussi s’efforcer de gagner l’estime des parents et des enfants de l’arrondissement et de vivre en bonne intelligence avec eux.”

Pourvue d’une moralité à toute épreuve et d’une robuste santé, la maîtresse devait enseigner souvent à plus de quarante élèves. Le nombre de divisions n’était pas pris en considération; elle se devait de posséder assez d’autorité et de pédagogie pour pouvoir intéresser tout le monde.

Modèle de formule d’engagement d’Instituteur ou d’Institutrice

PROVINCE DE QUEBEC
MUNICIPALITÉ SCOLAIRE DE

Ham-Nord

L’an mil neuf cent ~~vingt-trois~~, le *premier* jour du mois de *septembre*, il est convenu et arrêté entre les commissaires (ou syndics) d’écoles pour la municipalité de *Ham-Nord* dans le comté de *Haut-Richelieu*, représentés par *M. Eugène Bouchette*, leur président (ou leur secrétaire), en vertu d’une résolution des dits commissaires (ou syndics), adoptée le *16* jour de *juin* 19*22*, et la nommé *Cécile Aubuteau* institutrice résidant à *Ham-Nord* et pourvu d’un diplôme *élémentaire* comme suit:—

La dite institutrice s’engage aux dits commissaires (ou syndics) pour l’année scolaire commençant le *premier juillet* ~~quinze~~ *septembre* moins de révoation du diplôme de *la dite institutrice* ou tout autre empêchement légal pour tenir l’école *du village (école)*, dans l’arrondissement No. *1*, conformément à la loi et aux règlements établis ou qui seront établis par les autorités compétentes, entre autres d’exercer une surveillance effective sur les élèves qui fréquentent l’école; enseigner toutes les matières exigées par le programme d’études, et ne se servir que des livres d’enseignement dûment approuvés; remplir les blancs et formules qui lui seront fournis par le département de l’instruction publique, les inspecteurs d’écoles ou les commissaires (ou syndics); tenir tout registre d’école prescrit; garder dans les archives de l’école les cahiers et autres travaux des élèves qu’elle aura ordre de conserver; veiller à ce que les salles soient tenues en bon ordre et ne laisser celles-ci servir à d’autre usage sans une permission à cet effet; se conformer aux règlements établis; en un mot, remplir tous les devoirs d’un *bon instituteur*; tenir l’école tous les jours, excepté pendant les vacances, les dimanches, les jours de fêtes et les jours de congé prescrits par la loi et les règlements scolaires.

Les commissaires (ou syndics) s’engagent à payer mensuellement à *la dite Cécile Aubuteau* la somme de *cent cinquante* pour la dite année scolaire, en argent et non autrement. *sur les conditions d’un contrat entre le président et la dite institutrice de même date que les présentes.*
A défaut d’autre engagement, le présent acte continuera à valoir entre les parties, jusqu’à révoation légale.

Et les parties ont signé, lecture faite.

Fait en triplicata, à *Ham-Nord*, le *premier* jour de *septembre* 19*22*

Eugène Bouchette
(Signature du président (ou du secrétaire) des commissaires ou syndics d’écoles).

Logeant le plus souvent à l’école-même, elle s’engageait à donner six heures d’enseignement durant un minimum de 220 jours par année. Son salaire, payable moitié en février et le reste à la fin des cours, variait de \$40.00 à \$75.00 pour le calendrier scolaire. Ce maigre salaire passa à environ \$100.00 par année en 1900 pour atteindre une moyenne provinciale de \$300.00 en 1940.

En puisant dans la correspondance du secrétaire-trésorier de la Corporation de Ham-Nord, j’ai trouvé les noms des premières institutrices qui ont enseigné chez-nous pour la période de 1861 à 1880. Ces institutrices, du début de la colonie, étaient toutes diplômées et venaient de l’extérieur des vieilles paroisses, comme l’on disait à l’époque.

Voici les noms de ces maîtresses d’école de Ham-Nord qui font maintenant partie de notre petite histoire:

PERIODE DE 1861-1880

Julienne Bourque de Nicolet	1861-1865	Village dans la chapelle
Marie Mailhot de Bécancour	1861-1864	Fecteau’S Mills (Notre-Dame)
Déliama Beaumier de Gentilly	1861-1862	Chemin St-Philippe
Céline Chrétien de St-Ambroise de Lorette	1863	Chemin St-Philippe
Marie Bouthillette de Ste-Sophie	1866-1867	Village (chapelle)
Josephine Proulx de St-Thomas de Montmagny	1865-1878	Fecteau’s Mills
Philomène Gaudet de St-Hyacinthe	1868-1874	Village (presbytère) (école)
Céline Cinq-Mars de Ste-Claire	1875-1882	Village (école)
Philomène Leblanc de Arthabaska	1864-1865	Chemin St-Philippe
Agnès Leblanc de Arthabaska	1865-1868	Chemin St-Philippe
Delphine Mailhot de Bécancour	1866-1872	Chemin St-Philippe
Aglaée Mailhot de Bécancour	1873-1874	Chemin St-Philippe

En bouquinant dans les archives de la Commission Scolaire de Ham-Nord, j'ai pu retracer les noms d'institutrices et professeurs qui ont enseigné dans notre paroisse pour la période de 1880 à aujourd'hui.

Comme l'erreur est humaine, je demande votre indulgence si jamais quelques noms auraient été oubliés.

ENSEIGNANTS(ES)

Aubert Jeannine	Bergeron Colette
Aubert Cécile	Bergeron Carmen
Aubert Thérèse	Bourque (Bertha) Rachel
Aubert Georgette	Buteau Françoise
Aubert Monique	Bélanger Monique
Adam Madeleine	Breton Noël
Auger Simone	Boilard Jacinthe
Auger Marie	Boilard Carmelle
	Boyer Jean-Claude
Beaulieu Cécile	Bélisle Raymond
Bourassa Alma	Bibeau Jacqueline
Beaudoin Silfride	Brisson Katia
Bélanger Alphonsine	Bélanger Lise
Boutin Hélène	Bernard Gaétan
Beudet Béatrice	
Bélair Yvette	Chouinard Elmire
Bélair Rose	Chaîné Eulalie
Beaudoin Antoinette	Courtois Marie
Bouffard Louise	Cloutier Blanche
Bégin Béatrice	Côté Thérèse
Boulette Yvonne	Chrétien Florence
Bernier Alice	Couture Philomène
Béliveau Théodora	Coutu Myrza
Blouin Suzanne	Chrétien Thérèse
Boudreau Léontine	Couture Marguerite
Brûlotte Aldiana	Corbeil Marie-Rose
Brûlotte Renelle	Comtois Marie-Blanche
Brûlotte Florence	Carrier Rose-Alba
Brûlotte Alice	Carrier Bertha
Béland Lucienne	Carrier Adèle
Blais Eugénie	Carrier Béatrice
Blais Annie	Carignan Denis
Blais Alice	Comtois Mariette
Blais Yvette	Comtois Monique
Béland Yvonne	Comtois Thérèse
Beaulieu Cécile	Crête Annette
Bissonnette Fernande	Cloutier Germaine

Couture Irène
 Couture Monique
 Couture Claire
 Couture Réjeanne
 Cloutier Clémence
 Cloutier Gilles
 Camaron Roberte
 Côté Rachelle
 Carrier Viateur
 Charron Johanne
 Charpentier Danielle
 Champagne Réal
 Choquette Luc

Deslandes Marie-Anne
 Dodier Eméliënna
 Dupuis Béatrice
 Dupuis Olivette
 Dufour Suzanne
 Duplin Simone
 Duplin Suzanne
 Devin Bériza
 Dufour Béatrice
 Dufour Simone
 Desloges Jacqueline
 Dubois Anna-Belle
 Drouin Agathe
 Dupont Léandra
 Dubois Madeleine
 Dubois Denise
 Duchesne Cécile
 Duchesne Ghyslaine
 Dubois Ginette
 Denis Hélène
 Dorcal Claude
 Dorcal Ricardo
 Desrochers Carmen
 Demers Jacqueline
 Dubois Martin
 Dubois M. Marthe

Fortier Demerise
 Fugère Gertrude
 Fugère Suzanne
 Fortier Lucienne
 Fortin Claude

Fréchette L. Lise
 Frères: Boisjoli Hervé
 Fortier Jean-Denis
 Tousignant C.E.
 Desmarais Gérard
 Bernier Armand
 Belcourt Michel
 Abbé: Gagnon Georges-Henri
 Gagné Géraldine
 Grenier Carmen
 Grégoire Délima
 Grimard Lauréane
 Garneau Léda
 Grimard Rachelle
 Guertin Alice
 Guertin Laurence
 Giguère Lucille
 Gagné Thérèse
 Gagnon Maria
 Garneau Rita
 Garneau Véronique
 Garneau Pierrette
 Garneau Micheline
 Garneau Jeanne-Mance
 Giguère Jean-Léo
 Giguère Françoise
 Giguère Marielle
 Giroux Michel
 Gaudet Serge
 Gosselin Roger
 Gagnon Gilles (directeur)

Houde Jeanne
 Houde Madeleine
 Hamel Lucienne
 Hurbon Serge
 Hermkens Hubert
 Houle Denis
 Hamel Benoît

Jalbert Joséphine
 Juneau Aurore
 Juneau Julienne
 Juneau Bernadette
 Joubert G. Paule

Larose Alma
Lemire Azarie
Lemire Georgianna
Lebel Maria
Leblanc Marie
Larose Victoria
Larose Maria
Larivière Philomène
Labrecque Maria
Labrecque Rébecca
Labrecque Imelda
Larose Albanie
Larose Christine
Larose Rose-Alma
Lajeunesse Yvonne
Lajeunesse Symphorose
Leblanc Berthe
Leblanc Josepte
Leblanc Georgette
Leblanc Antoinette
Lehouillier Lydia
Larose Renelle
Lavallée Bernadette
Lefebvre Clémentine
Labrecque Marie-Paule
Laroche Lona
Lapointe Yvonne
Larose Ernestine
Lajeunesse Laurette
Leblanc Maria
Leblanc Claire
Larrivée Gertrude
Labrecque Huguette
Labrecque Dorothee
Labrecque Juliette
Labrecque Madeleine
Labrecque Jeanne-Mance
Larose Marie-Jeanne
Larose André
Leblanc Ginette
Leblond Mance
Larrivée Marguerite
Laflamme Marcel
Lafontaine G. Germaine
Lehouillier Françoise
Lavertu Drouin Claire

Laroche Lorette
Leblanc Grenier Louise
Lemay Hélène
Laroche Claire
Lemieux Monique
Laroche Gaston
Labbé Claude
Leblanc Côté Solange
Lavigne Perreault Lucille
Laurendeau Michel
Mathieu Noémie
Mazeret Alphonsine
Morin Antoinette
Mercier Malvina
Morin Lydia
Messier Marie-Aimée
Morin Annette
Morin Marie-Luce
Marcotte Laurette
Marcotte Marie-Ange
Michaud Georgette
Morasse Denise
Masson Cécile
Marchand Georgette
Marcotte Aldéa
Marcotte Monique
Mercier Lionel (directeur)
Morin Clémentine
Morin Claudette
Morin Yolande
Morin Francine
Morin André
Ménard Lisette
Martin Anne-Martin
Morand André
Marchand Pierre
Martin Réal
Marcoux Judith
Nault Rollande
Nolet Albina
Nault Mariette
Nolin Sylvie
Ouellette Béatrice
Provencher Marie
Paquet Azéline

Pouliot Léonora
Payeur Exina
Pinard Marie
Proux Dorilla
Poisson Lydia
Pouliot Lydia
Picard Lucienne
Parent Adélie
Patry Bernadette
Patry Angéline
Pinard Lucille
Perreault Lauréanne
Poisson Rita
Poisson Estelle
Patry Marielle
Poirier Rose-Alma
Poirier Béatrice
Poirier Jeannine
Plamondon Murielle
Pellerin Cécile
Perreault Elisabeth
Paquet Anita
Pellerin Noéma
Picard Clémence
Picard Lucille
Plante Fleurette
Plante Laurette
Paquin Marcel
Paquette Jacques
Paquette Françoise
Paquette J.P.
Picard Jocelyne
Pellerin-Bergeron Noëlla
Pednaud Rodolphe
Pinard Guy
Poudrier Isabelle
Pépin Léa Sr. (directrice)

Royer Elyse
René Léonide
René Séraphine
René Maria
Richer Antoinette
Richer Eva
Richer Rosa
Rouleau Amanda

Rivard Andréa
Richer Marie-Jeanne
Roy Marie
Roy Céline
Riley Léona
Richer Ghislaine
Ramsay Cécile
Roux Laurent
Rheault Yvon
Ricard Thérèse

Toupin Marie-Louise
Turmel Ernestine
Trottier Thérèse
Trottier Imelda
Turcotte Germaine
Turcotte Annette
Tardif Georgette
Tardif Jeanne D'Arc
Tardif Agathe
Turgeon Richard
Toui-Kam Monique
Therrien Daniel
Tarakdjan Elie
Tardif Claire (directrice)

Verville Amanda
Verville Corinne
Vézina Antoinette
Vézina Marie
Vézina Cécile
Vermette Dorianna
Veilleux Kelly Mary

Youssef Antoine

Les Filles de la charité du Sacré-Coeur de Jésus



Académie Notre-Dame du Perpétuel Secours construite en 1944.

En cette année des Fêtes du 125ième, nous sommes fiers de souligner les quarante-cinq années de présence dans notre paroisse, des Filles de la Charité du Sacré-Coeur de Jésus.

Peu d'étudiants ont oublié l'enseignement que leur a inculqué ces religieuses. En plus d'être éducatrices jusqu'au bout des doigts, l'éducation artistique se reflétait chez certaines d'entre elles. C'est ainsi que plusieurs jeunes de la paroisse ont reçu une formation en musique spécialement par des cours de piano.

Au début de leur arrivée, la co-habitation avec les pensionnaires favorisait une vie communautaire chaleureuse et de bons souvenirs demeurent présents et inoubliables à celles qui ont vécu des années de pensionnat.

Soucieuse d'employer toutes leurs énergies au service d'autrui, les religieuses apportent constamment une aide bénévole à la communauté paroissiale. Toutes ont donné le meilleur d'elles-mêmes et des appréciations bien méritées leur reviennent.

Des remerciements à Soeur Claire Lareau qui compte plus de vingt années d'enseignement chez-nous, pour avoir fourni les noms de toutes les religieuses enseignantes et de soutien, de passage à Ham-Nord depuis 1944.



Les pensionnaires du couvent, année scolaire 1946-47

1re rangée: Jeanne-Mance Nolet, Georgette Aubert, Aline Goulet, Blanche-Hélène Nolet, Monique Aubert. 2e rangée: Jeanne-Mance Roy, Denise Aubert, Marcelle Aubert. 3e rangée: Blanche-Hélène Descormiers, Bernadette Juneau, Cécile Vézina, Blanche Leblanc.

HAM-NORD OUVERT EN 1944

1944

S. St-Jean du Divin Coeur
S. St-Gilles
S. René-Goupil

S. Marie-Anne Prévost
St. St-Gilles
S. Florence Tanguay

1945-1946

S. St-Jean du Divin Coeur
S. St-Gilles
S. Joseph-Henri
S. Cyrille de Marie
S. Jean-Marie du Divin-Coeur

S. Marie-Anne Prévost
S. St-Gilles
S. Corrinne Brière
S. Simone Bergeron
(sortie)

1946-1947

S. St-Jean du Divin-Coeur
S. Cyrille de Marie
S. Fernande du S.C.
S. Jean-Marie du D.C.
S. St-Ferdinand

S. Marie-Anne Prévost
S. Simone Bergeron
S. Fernande Laurencelle
(sortie)
S. Germaine Letendre

S. Ste-Jeanne de Chantal

1947-1948

S. St-Gérard de l'Eucharistie
S. Joseph-Edouard
S. Jean-Marie du Divin-Coeur
S. Ste-Jeanne de Chantal
S. Marie-Anne

1948-1949

S. St-Gérard de l'Eucharistie
S. Ste-Angèle
S. St-Ferdinand
S. Jeanne de Chantal
S. St-Roland

1949-1950

S. St-Gérard de l'Eucharistie
S. Alfred de Marie
S. Ste-Angèle
S. St-Emilien
S. Ste-Jeanne de Chantal
S. St-Roland

1950-1951

S. St-Gérard de l'Eucharistie
S. Claire du Sacré-Coeur
S. Ste-Angèle
S. St-Emilien
S. St-Magloire
S. Ste-Jeanne de Chantal

1951-1952

S. St-Gérard de l'Eucharistie
S. Claire du Sacré-Coeur
S. Marie-Bernadette
S. Ste-Angèle
S. Ste-Jeanne de Chantal

1952-1953

S. St-Gérard de l'Eucharistie
S. Claire du Sacré-Coeur
S. Ste-Angèle
S. St-Richard
S. Ste-Jeanne de Chantal

S. Jeanne de Chantal

S. Juliette Roy
(décédée)
(sortie)

S. Jeanne de Chantal
S. Rita Bouffard

S. Juliette Roy
S. Jeannette Martel
S. Germaine Letendre
S. Jeanne de Chantal
S. Réjeanne Boulet

S. Juliette Roy
S. Thérèse Lemire
S. Jeannette Martel
S. Lucette Arguin
S. Jeanne de Chantal
S. Réjeanne Boulet

S. Juliette Roy
S. Céline Spooner
S. Jeannette Martel
S. Lucette Arguin
sortie
S. Jeanne de Chantal

S. Juliette Roy
S. Céline Spooner
S. Marie-Bernadette
S. Jeannette Martel
S. Jeanne de Chantal

S. Juliette Roy
S. Céline Spooner
S. Jeannette Martel
S. Georgette Martel
S. Jeanne de Chantal

1953-1954

S. Raymond-Marie
S. Michel de Jésus
S. Ste-Angèle
S. St-Richard
S. Ste-Martine

1954-1955

S. Raymond-Marie
S. Michel de Jésus
S. St-Yves
S. St-Richard
S. Ste-Martine

1955-1956

S. Raymond-Marie
S. Georges du Sacré-Coeur
S. Rolland-Marie
S. Ste-Martine

1956-1957

S. Raymond-Marie
S. Joseph-Albert
S. St-Hilaire
S. Ste-Cécilia
S. Ste-Martine

1957-1958

S. Raymond-Marie
S. Joseph-Albert
S. St-Isidore
S. Ste-Cécilia

1958-1959

S. Raymond-Marie
S. Gabriel Lallement
S. St-Isidore
S. Ste-Cécilia

1959-1960

S. St-Roger
S. Ste-Bibiane
S. Ste-Cécilia
S. Marie-Eugénie
S. Madeleine de Béthanie

S. Rita Trépanier (décédée)
S. Flore Jetté
S. Jeannette Martel
S. Georgette Martel
S. Thérèse Côté

S. Rita Trépanier (décédée)
S. Flore Jetté
(sortie)
S. Georgette Martel
S. Thérèse Côté

S. Rita Trépanier (décédée)
S. Thérèse St-Pierre
S. Marie-Lessard
S. Thérèse Côté

S. Rita Trépanier (décédée)
S. Carmelle Dodier
S. Monique Bégin
S. Gertrude Cloutier
S. Thérèse Côté

S. Rita Trépanier (décédée)
S. Carmelle Dodier
S. Florence Maheu
S. Gertrude Cloutier

S. Rita Trépanier (décédée)
S. Bernadette Bourque
S. Florence Maheu
S. Gertrude Cloutier

S. Jeanne d'Arc Roy
S. Rita Turgeon
S. Gertrude Cloutier
S. Léonie Levesque
S. Madeleine Bergeron